

LE VÉSUVÉ.

Le Vésuve est situé à 8 kilomètres Sud-Est de Naples, il se lie aux Appenins. Sa base a 40 kilomètres de tour, sa cime, 1,020 mètres de hauteur et son cratère 115 mètres de profondeur. Ce volcan se partage en deux sommets : *la Somma* et *l'Otaiano*. Toutes ses pentes sont cultivées, et sont d'une fertilité prodigieuse. Ses vignobles fournissent le célèbre vin de *Lacryma Christi*.

Le Vésuve a vomi des flammes dès les temps les plus anciens, mais sa première éruption connue eut lieu 79 ans avant J.-C. Elle commença le 24 août à sept heures du matin, et détruisit Herculaneum, Pompéi et Stabies. Plinie, le naturaliste, s'étant trop approché du cratère, mourut asphyxié par la fumée. On dit que des cendres et des matières sulfureuses, lancées dans l'air et emportées par le vent, allèrent tomber jusqu'à Rome, et même au delà de la Méditerranée. Les oiseaux furent suffoqués dans les airs, et les poissons périrent dans les eaux.

On compte depuis ce jour une cinquantaine d'éruptions. La dernière a eu lieu le 6 mars 1850. La montagne depuis quatorze jours était en travail, lorsqu'on vit s'élever du cratère des tourbillons de fumée et de vapeur, traversés par moments de langues de feu que suivaient d'effroyables détonations souterraines. Le matin du 7, la lave parut et commença à descendre vers Torre-Annunziata, en sept ou huit ruisseaux; dans la nuit du 8, les rugissements du cratère entremêlés de sourds gémissements, privèrent de sommeil la population de Naples, et pendant toute la journée suivante des masses de fumée, de lave et de vapeur, des pierres énormes et des scories furent vomies sans interruption.

Le soir, on fit annoncer qu'un train spécial partirait de Naples à six heures pour Torre-Annunziata et reviendrait à onze heures. Quatre cents personnes en profitèrent; beaucoup d'Anglais sur des mules, sur des ânes, accompagnés de guides avec des torches, montèrent vers le Bosco-Reale, situé à cinq milles de Torre-Annunziata; de là, le spectacle était plein de grandeur : le torrent de lave coulait sur un mille et demi de large; il s'avancait lentement, en droite ligne, sans s'arrêter, dévorant tout sur son passage, chassant devant lui les pauvres paysans qui, emportant lits, chaises, tables, batterie de cuisine, ainsi que les effets qu'ils avaient pu sauver, remplissaient l'air de leurs gémissements et de leurs prières à saint Janvier, le patron du pays.

A neuf heures du soir, la lave s'était emparée du bois dont elle avait dévoré la moitié. De temps en temps un massif de trois ou quatre cents jeunes arbres prenait feu et jetait une flamme qui illuminait le paysage sur un espace de plusieurs milles, ou bien c'était un vieux houx, un chêne vénérable qui, après avoir opposé une résistance momentanée, sautaient à douze ou quinze pieds en l'air avec une forte détonation, et retombaient en brûlant comme de la paille; quelques arbres offraient le spectacle merveilleux de mille petits jets de flamme s'élançant de tous les nœuds des branches; d'autres s'inclinaient lentement et tombaient avec majesté... Il n'y avait point de lune, mais les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages; la plupart des curieux se résolurent à passer la nuit devant ce spectacle horrible et magnifique.

Vers trois heures du matin l'éruption

était dans toute sa force. La masse de lave avait quintuplé, les pierres lancées en l'air par le volcan retombaient avec le fracas d'une continuelle mousqueterie : on avait peine à s'entendre, la terre tremblait ; un bruit pareil à des gémissements entrecoupés de sanglots indiquait les souffrances et les convulsions de la nature. A quatre heures, le torrent atteignait une ferme construite en pierres jointes avec le ciment romain ; il s'arrêta, s'éleva à une hauteur de trente pieds, raréfia d'un côté l'air qu'il condensait de l'autre, et fit sauter la ferme avec une effroyable détonation. Une petite église se trouvait à l'extrémité du Bosco-Reale, heureusement les ornements d'autel, les tableaux, les statues, les offrandes à la Vierge et les registres de la paroisse avaient été sauvés par le curé, car la lave se précipitant avec furie sur l'église, la mina, la tint suspendue sur une mer de feu ; ses hautes murailles s'y balancèrent un moment, puis s'y couchèrent... et l'on vit des flammes vertes, d'autres bleues, se poursuivre au lieu où l'église s'était affaissée : ces flammes étaient sans doute produites par la combustion des cloches.

Deux ou trois cents personnes prenant le versant opposé à celui où coulait la lave, montèrent jusqu'au cratère, leurs torches semblaient des étoiles mobiles parcourant les flancs du Vésuve ; mais au point du jour, l'éruption perdant son horrible beauté, les curieux se retirèrent. En ce moment, un nombreux clergé, accourant de toutes parts, entouré de paysans, commençait des prières pour arrêter la marche du fléau. Mais leurs prières ne furent point exaucées, et le soir, l'éruption recommença avec la même force que la veille.

Cette vaste et magnifique forêt qu'on appelait le Bosco-Reale a été entièrement consumée. Les terres, où le blé était déjà en herbe, et les prairies ont disparu. L'aspect du pays est changé : terres, routes, maisons, tout est enseveli sous une couche de lave qui varie de 12 à 50 pieds d'épaisseur, et couvre une superficie de 14 milles. Mais le cratère donna bientôt des indices que son épuisement était presque complet et que l'on n'avait plus rien à redouter du volcan.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des villes de France, avec une introduction générale pour chaque province, chroniques, traditions, légende, etc. ;
par M. Aristide Gilbert.

DIJON.

Dijon, ancienne capitale de la Bourgogne, est située dans une plaine fertile, au pied de ces collines à qui l'excellence de leurs vins a fait donner le nom de *Côte-d'Or*. Ville régulière et riante, elle est célèbre par son amour pour les sciences et

par les grands hommes qu'elle a produits.

Dijon, en latin *Dibio* ou *Divio*, existait avant l'invasion romaine ; elle fut attirée à la foi de Jésus-Christ par les saints apôtres et martyrs Bénigne, Symphorien, Andoche et Tyrse (an 152 de J.-C). Constantin donna à saint Urbain, évêque de Langres, la juridiction de Dijon, et ses successeurs conservèrent, sous les Mérovingiens, la suzeraineté de cette ville.

Selon Grégoire de Tours, Dijon avait quatre portes tournées vers les quatre

points cardinaux; trente-trois tours défendaient ses murs, qui pourtant ne résistèrent pas toujours aux invasions des Barbares. Au temps de Grégoire de Tours, on remarquait aussi à Dijon le bienheureux Bilaire et sa femme Quiète, qui se faisaient distinguer par leur piété et leur charité.

Les guerres de la famille mérovingienne, les invasions des Normands, celles des Sarrasins, firent cruellement souffrir Dijon, et les évêques durent charger de la défense de la ville le seigneur de Vergy, Manassès, dit le Vieux, qui bientôt changea le titre d'*acoué* en celui de *comte*.

La ville resta en partage à la famille de Vergy (915), jusqu'au règne du roi Robert, qui s'en empara et la donna avec le duché de Bourgogne à son fils Henri (1002). C'est de l'avènement des ducs de la seconde race que date la prospérité de Dijon; ils en firent leur résidence, la population s'accrut, et la ville devint *commune*, sous le règne de Hugues III, et le gouvernement de Philippe-Auguste (1187).

Plusieurs assemblées de prélats et de seigneurs furent tenues à Dijon pour y traiter de la délivrance des Saints Lieux, et saint Bernard, né à Fontaine-lez-Dijon, y fit entendre plusieurs fois sa voix puissante. Des fondations pieuses enrichissaient cette ville; Eudes III y fonda, entre autres, un hôpital pour les pèlerins, les pauvres et les enfants trouvés.

La deuxième race des ducs s'éteignit, en 1361, et, réunie pendant trois ans à la couronne de France, la Bourgogne devint, à la mort du roi Jean, l'apanage de son fils, Philippe le Hardi. Avec lui commença la troisième race des ducs de Bourgogne, si célèbres, si puissants et si chevaleresques.

Philippe fonda en 1384 la Grande-Chartreuse, près de Dijon, destinée aux sépultures des princes de sa maison. On y remarquait le mausolée du fondateur, celui de Jean Sans-peur, son fils; le puits de Moïse, monument de sculpture et d'archi-

tecture tout à la fois. Philippe reçut à Dijon son infortuné neveu, Charles VI, roi de France, et lui donna des joutes, des tournois, et des festins magnifiques.

Philippe le Bon tint à Dijon un chapitre de son ordre de la Toison-d'Or, à l'occasion de la naissance de son fils, le comte de Charolais. A la mort de ce dernier prince, connu dans l'histoire sous le nom de Charles le Téméraire, Dijon et la Bourgogne passèrent, comme fief masculin, aux mains de Louis XI, et appartenirent dès ce moment à la France, malgré les réclamations du parlement, qui voulait soutenir les droits de la jeune duchesse Marie, fille unique de Charles (1477).

Sous Louis XII, Dijon, défendue par son gouverneur, Louis de la Trémouille, soutint l'assaut des troupes de Charles-Quint (1513). La Trémouille, serré de près, conclut un traité que Louis XII nommait *merveilleusement étrange*, mais qui pourtant délivra Dijon et la France de la présence de l'étranger. Pendant ce siège, les Dijonnais recoururent avec foi à la protection de la sainte Vierge, et instituèrent, en mémoire de ces événements, une procession qu'on nomma *Notre-Dame des Suisses*, parce que la Trémouille avait obtenu la défection des Suisses qui formaient une forte part de l'armée impériale.

Les guerres de religion eurent quelque retentissement à Dijon : on connaît la noble réponse que fit Jeannin, avocat et conseiller de la ville, aux ordres de massacre envoyés par Charles IX : « Il est impossible que le roi ait donné pareil ordre avec délivération. » Et la dépêche fut annulée.

Henri IV, entré avec sa petite armée à Dijon, le quitta pour aller à la rencontre de Mayenne, qu'il battit à Fontaine-Française (1595). Depuis le règne de Louis XIV, le gouvernement de la Bourgogne devint en quelque sorte un apanage de la maison de Condé.

Dijon occupait toujours le premier rang

parmi les villes de la province; elle était le siège des États, du parlement, du gouvernement militaire, de la cour des comptes. Elle conserva ces institutions jusqu'en 1789.

Le parti de la révolution trouva de chauds partisans à Dijon, le règne de la terreur y fut intronisé, et il fallut de longs efforts, même après le 9 thermidor, pour rendre la paix à la ville. Sous l'empire, sous la restauration, depuis 1830,

la tranquillité la plus parfaite y a régné.

On compte parmi les Dijonnais célèbres : Bossuet, Crébillon, Jean Sans-peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Santeuil, le président des Brosses, Cazotte, M^{me} de Chantal, mise par l'église au rang des saintes.

Les églises de Dijon sont remarquables, ainsi que son musée.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

CADUCITA DELLA BELLEZZA UMANA.

SONETTO.

Chi vuol veder quantunque può natura,
E'l ciel tra noi; venga e mirar costei;
Ch'è sola un sol, non pur agli occhi miei,
M' al mondo cieco, che virtù non cura :

E venga tosto; perchè morte fura
Prima i migliori e lascia star i rei :
Questa aspettata al regno deglo Dei
Cosa bella mortal passa, e non dura.

Vedrà, s' arriva a tempo, ogni virtù,
Ogni bellezza, ogni real costume
Gianti in un corpo con mirabil tempre.

Allor dirà che mie rime son muti,
L'ingegno offeso dal soverchio lume :
Ma se più tarda, avrà da pianger sempre.

PETRARCA.

LA BEAUTÉ HUMAINE EST PÉRISSABLE.

SONNET.

Que celui qui veut voir tout ce que la nature
et le ciel réunis peuvent faire parmi nous, vienne
contempler celle qui, semblable au soleil, n'a
point d'égale, non-seulement à mes yeux, mais
à ceux du monde aveugle, qui se soucie peu de
la vertu.

Et qu'il vienne promptement, car la mort en-
lève d'abord les bons, et laisse les méchants, et
cette belle créature mortelle, que les dieux at-
tendent, ne fait que passer ici-bas.

Il verra, s'il arrive à temps, toutes les vertus,
toutes les beautés, réunies avec un art merveil-
leux dans une seule personne.

Alors les yeux frappés de cette lumière sur-
humaine, il dira que mes vers ne savent rien
exprimer; mais s'il tarde il aura sujet de pleu-
rer toujours.

JULIE DE HULSEN.

TÉLÉGRAPHINE.

Le régiment de chasseurs dont je faisais partie venait d'arriver à Nantes pour y tenir garnison ; j'étais logé dans l'hôtel de madame Ledoux, hôtel construit sur l'emplacement de l'ancienne prison du *Bouffay*, lorsque, fort intrigué par une apparition de tous les jours, je descendis chez mon hôtesse, et lui adressai la parole en ces termes : « Madame Ledoux, faites-moi donc le plaisir de me dire ce que c'est qu'une dame encore belle, dont la figure pâle et amaigrie est encadrée de cheveux blancs comme de l'argent, et qui chaque matin et chaque après-midi, lorsque je me mets à la fenêtre qui est en face de la sienne, me fait des signes d'affection, me montre des fleurs, tire de son sein une croix qu'elle presse sur son cœur, et m'envoie des baisers ? Je ne suis pas fat, mais cependant je voudrais bien savoir... — Ah ! là, en face, au troisième ? répondit madame Ledoux. — Oui. — Eh ! mon Dieu ! c'est Télégraphine. — Télégraphine ! Voilà un singulier nom, et surtout une singulière personne ; c'est fort drôle. — Oh ! si vous la connaissiez, vous n'en ririez pas, et vous ne trouveriez pas que c'est drôle. — Permettez, madame Ledoux, je ne suis plus un conscrit, je suis sous-lieutenant, et vous avouerez qu'il peut me paraître extraordinaire que cette madame Télégraphine, puisque c'est ainsi que vous l'appellez, me fasse ainsi chaque jour des signes télégraphiques. La connaissez-vous ? — Oui, et c'est une pauvre femme digne de votre respect et de votre pitié. — Oh ! elle peut compter sur mon respect. Mais que fait-elle ainsi tous les jours à sa fenêtre, et pourquoi veut-elle correspondre avec moi par signes ? il faut que je le sache. — C'est une histoire. — Racontez-la-moi, je suis

sûr qu'elle me fera rire, moi qui ris de tout. — Je ne crois pas. Elle a été écrite il y a quelques années par quelqu'un qui en a été témoin ; je puis vous confier ce manuscrit, lisez-le, et vous verrez si vous devez rire ou pleurer. — Eh bien, j'accepte, madame Ledoux ; il n'y a pas de manœuvre aujourd'hui, et je passerai ma journée à parcourir votre manuscrit. »

Je remontai chez moi ; Télégraphine était à sa fenêtre, comme à l'ordinaire ; elle me montra ses fleurs et sa croix mystérieuse, après je me retirai, et je lus ce qui suit :

« Le 18 juin 1786, il y avait un grand mouvement à l'hôtel de Merville, à Nantes ; les alentours étaient encombrés de curieux et de pauvres auxquels on prodiguait des secours de toute espèce et des rafraîchissements pour tous les goûts. De brillants équipages, de nombreux valets aux livrées éclatantes remplissaient les cours ; en un mot, la ville était en émoi, et surtout le quartier qu'habitait M. le marquis de Merville.

» C'est que ce jour, 18 juin 1786, on célébrait à l'hôtel de Merville, les noces de M. le vicomte Louis de Merville et de mademoiselle Laure de Montluçon, sa cousine.

» Sous les lambris dorés des salons resplendissants se pressait une foule élégante et parée ; là se trouvait toute la noblesse du pays et des environs ; ducs, marquis, vicomtes, comtes, barons, chevaliers rivalisaient d'élégance et de luxe : on respirait dans ces salons ce parfum d'aristocratie qui donne tant d'éclat aux fêtes du monde.

» On a souvent critiqué les modes de nos grand'mères, peut-être n'a-t-on pas eu toujours raison. Rien n'était beau à voir

comme un salon dans lequel cent femmes aux riches et somptueuses toilettes semblaient former une guirlande de fleurs, de satin et de diamants, où la variété et le luxe du costume des hommes venaient donner un air de fête, ce qui valait bien le triste et monotone habit noir de nos jours.

» Au milieu de ce cercle brillant, on voyait une charmante petite fille de huit ans environ, portant avec une grâce enfantine un costume complet de mariée; elle avait le bouquet et la couronne de fleurs d'oranger; à ses petites oreilles pendaient de lourdes girandoles de diamants; le riche collier, les éblouissants bracelets, rien n'y manquait; elle portait en un mot tous les diamants héréditaires qui depuis bien longtemps passaient, en s'accroissant, de génération en génération dans sa famille.

» La jeune Laure de Montluçon était orpheline. Placée entre son beau-père et sa belle-mère, elle recevait d'un air timide les compliments de tous les grands seigneurs et de toutes les grandes dames qui avaient été conviés à sa noce. Mais il manquait près d'elle un personnage indispensable, le comte de Merville, le marié; depuis une heure on le cherchait, et l'on ne pouvait le découvrir; tous les gens étaient en quête; l'abbé, son précepteur, se désolait de ce manque de convenance dans un pareil moment; il avait visité tous les coins de l'hôtel, et l'inquiétude commençait à le gagner; enfin, en désespoir de cause, il courut au jardin : « N'avez-vous pas vu M. le comte? dit-il au jardinier. — M. le comte! répondit le jardinier surpris; M. l'abbé veut se gausser de moi, il sait bien que M. le comte est au salon. — Eh! s'il y était, je ne vous le demanderais pas! Voyons, aidez-moi à le chercher. » Et voilà l'abbé et le jardinier parcourant les bosquets, les kiosques, les charmilles en criant à tue-tête : « Monsieur le comte! monsieur le comte! »

» Le bon abbé commençait à désespérer

du succès de ses recherches, lorsqu'au moment où il sortait d'un massif pour entrer dans le potager, un noyau de cerise lui tomba sur le nez; au même instant un autre noyau vint frapper l'œil du jardinier.

« Ces diables de pierrots, s'écria ce dernier, ils viennent dévorer toutes les cerises; on a beau mettre des épouvantails, ils s'en moquent pas mal, les brigands!... Ah! mais, monsieur l'abbé, je crois, Dieu me pardonne, qu'en v'là un petit pierrot qui en mange plus à lui seul qu'une couvée toute entière; regardez sur ce grand cerisier. »

» L'abbé leva les yeux... qu'aperçut-il?... le jeune comte qui, à cheval sur une branche élevée, mangeait des cerises à bouche que veux-tu. « Est-il bien possible! s'écria l'abbé en levant les bras au ciel. Comment, monsieur le comte, un jeune homme de dix ans, dans un jour aussi solennel, tandis que toute votre famille est dans l'inquiétude... voilà où je vous retrouve! — Ah! monsieur l'abbé, si vous saviez comme elles sont bonnes, ces cerises-là! Attendez, je vas vous en donner, j'en ai plein mes poches. — Il s'agit bien de cerises, monsieur, quand la plus brillante société vous attend dans les salons, quand tout est prêt pour l'imposante cérémonie qui va avoir lieu... — Ah! tiens, c'est ennuyeux de se marier, on ne peut pas bouger. — Descendez immédiatement, monsieur, sans quoi je vais chercher monsieur le marquis, votre père. — Me voilà, monsieur l'abbé, me voilà... mais vous avez bien tort de ne pas vouloir manger de mes cerises. »

» Le comte arriva, enfin, au pied de l'arbre, mais dans quel état, grand Dieu! Ses superbes bas de soie, aux coins brodés, étaient salis et déchirés en plusieurs endroits, sa culotte de velours, à paillettes, était tachée de mousse d'arbre, son jabot et ses manchettes de dentelle étaient couverts de jus de cerises, et sa coiffure! ce magnifique échafaudage qui avait coûté deux heures de travail à son valet de chambre, était dans un affreux désordre.

« Bonté du ciel ! s'écria l'abbé, reculant d'effroi, comme vous voilà fait ! — Ça, c'est vrai que pour un jour de noces vous voilà barbouillé drôlement, dit en riant le jardinier. — Bah ! bah ! ça ne sera rien, je vais raranger tout cela. — Raranger ! Mais vous ne savez donc pas que toute la noblesse du pays vous attend, que votre future est prête à marcher à l'autel ! — Laure, ma cousine !... je vas lui porter des cerises. » L'abbé emmena le comte, les valets de chambre se mirent après lui, enfin on parvint à lui refaire une toilette complète, puis on le présenta à toute la société.

» La cérémonie du mariage eut lieu avec toute la pompe imaginable. On fit d'abondantes aumônes. Après un magnifique repas, le bal fut ouvert, le marié et la mariée y dansèrent un menuet, et le soir, madame la comtesse de Merville retourna à son couvent avec sa gouvernante. Quant à M. le comte, son époux, quelques jours après son mariage il partit avec son précepteur pour commencer ses voyages, ainsi que c'était l'habitude dans ce temps-là.

» On avait permis aux jeunes époux de s'écrire. Dans les premiers jours, leur correspondance fut assez insignifiante, ils ne s'écrivaient guère que pour signer *votre affectionné mari , ou votre respectueuse épouse* , ce qui les amusait beaucoup. Mais à mesure qu'ils grandirent et que leur instruction devint plus étendue, leurs lettres devinrent plus intéressantes. Le jeune comte décrivait d'une manière pittoresque les différents pays qu'il parcourait ; il racontait les usages des peuples, leurs mœurs, et instruisait ainsi sa jeune femme en s'instruisant lui-même.

» La correspondance de Laure était moins amusante, et cependant elle était pleine d'intérêt. Au sortir du couvent, Laure était venue habiter chez son beau-père ; là elle entendait parler de l'orage qui planait sur la France, elle voyait s'accroître les inquiétudes des hommes dévoués à leur pays et à leur roi ; elle suivait avec anxiété

la marche des événements. Tous les jours se réunissait chez son beau-père la noblesse de la ville et des environs, chacun y apportait des nouvelles alarmantes ; elle écrivait ces détails à son mari, qui, d'abord, crut qu'elle s'effrayait sans raison, mais qui cependant finit par s'alarmer, et voulut revenir en France, surtout lorsqu'il eut appris par quelques émigrés la vérité sur ce qui se passait. En vain on voulut le retenir, en vain on lui répéta que la place d'un gentilhomme était dans les rangs de l'émigration ; il pensa, lui, que son père, le marquis de Merville, lieutenant-général des armées du roi, croyait être plus utile à sa cause en restant près de lui qu'en l'abandonnant, et que la place d'un fils était aux côtés de son père ; et d'ailleurs n'avait-il pas une jeune épouse à protéger et à secourir ?... Il partit donc.

» Ce n'était pas chose facile à cette terrible époque de rentrer en France ; tout voyageur était suspect, et par conséquent arrêté, et l'arrestation... c'était la mort ! Il fallut que le comte fit de longs détours, prit de nombreux déguisements, et agit avec une prudence au-dessus de son âge pour arriver à son but. Les lettres étaient interceptées, il ne pouvait donc recevoir aucune nouvelle de sa famille, et il n'osait pas écrire, dans la crainte d'éveiller les soupçons.

» Pendant le temps que le comte mit à faire ce pénible voyage, le malheur était venu fondre sur sa famille. Le marquis de Merville, fidèle à son devoir, s'était rendu à son poste... il est inutile de dire qu'il y fut promptement arrêté.

» Un soir, Jérôme, le jardinier qui avait déniché M. le comte sur un cerisier, était, comme garde national, de service sur ce fameux quai du Grenier à sel, où quelque temps après on fit les noyades ; lorsqu'un de ses camarades s'approcha de lui tenant un journal : « Eh bien, père Jérôme, lui dit-il, v'la ton ancien maître qui est pincé, à Paris. — Quoi ! mon ancien maître ? — Et, parbleu ! le ci-devant mar-

quis de Merville, un aristocrate ; ses biens vont être mis sous le séquestre, et demain on doit faire une visite domiciliaire chez lui, ici, pour s'emparer de ses papiers. Oh ! son compte est bon, à celui-là. — Ah ça, et l'argent qu'il me doit, qu'est-ce qui me le payera ? — Il te doit de l'argent, ce gueux-là... Eh bien, va-t'en vite trouvers ta femme, qui est restée ici, et fais-toi payer. — T'as raison, citoyen, et j'y cours à l'instant. Ah ! c'est qu'il ne serait pas juste qu'un bon patriote comme moi soit la dupe d'un ci-devant ; je vais me faire payer, ou sinon... Je ne dis que ça ! »

» Jérôme partit à toutes jambes, et se dirigea vers l'hôtel ; il pénétra par le jardin, et monta chez la marquise. « Vite, madame, lui dit-il, vous n'avez pas un instant à perdre, M. le marquis est incarcéré à Paris, vos biens sont mis sous le séquestre, demain on doit faire ici une visite domiciliaire, et si on vous trouve, vous serez sans doute arrêtée, vous et madame la comtesse. — Mon Dieu ! s'écrièrent la marquise et Laure fondant en larmes. — C'est la vérité... n'hésitez pas ! Prenez ce que vous avez de plus précieux, et partez ; dans quelques heures il ne sera plus temps. — Mon époux ! mon père ! — Eh ! oui, je conçois bien ; mais si vous vous laissez arrêter, vous ne pourrez pas lui être utile, tandis qu'étant en liberté... — Mais on nous arrêtera partout ! — Si on vous trouve, oui... mais écoutez !... Jeanne, ma femme, a été la nourrice de M^{lle} Laure ; nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de vos bontés, nous vous sommes dévoués ; l'asile que nous vous offrons n'est pas beau, mais il est sûr ; ce n'est pas chez des pauvres gens comme nous et chez un patriote de ma trempe qu'on viendra vous chercher. D'ailleurs... ça ne peut pas durer... Venez, madame, venez, je vous en supplie ! »

» La marquise et Laure réunirent à la hâte leurs bijoux, leur argent, et s'apprêtèrent à partir. « Un instant, dit Jérôme, je suis entré par la petite porte du

jardin ; on ne m'a pas vu, c'est par là qu'il faut nous éloigner. »

» Ils sortirent sans bruit, et Jérôme les conduisit par des rues désertes jusque dans un petit appartement situé vis-à-vis des murs de la prison du Bouffay. Quelques mots d'explication suffirent pour faire comprendre à Jeanne ce qui se passait, et elle accueillit avec empressement la marquise et sa fille, car c'est ainsi qu'elle appelait Laure, qui l'avait toujours bien aimée.

» Jérôme par prudence retourna immédiatement à l'hôtel, et cette fois se présentant avec fracas par la grande porte, il demanda à haute voix à parler à la marquise. « Mais tu sais bien, père Jérôme, que madame la marquise ne reçoit pas à cette heure. — Ça m'est bien égal, il faut que je lui parle, je n'ai pas envie de perdre mon dû. — Ah ça ! qu'est-ce qu'il te prend donc aujourd'hui ? — Il me prend, il me prend que le ci-devant marquis est coffré, à Paris, que demain matin la nation va mettre la main sur tout ce qu'il possède, et j'aime mieux être payé avant... c'est plus sûr. — Est-il possible ! s'écria le domestique ; prévenons vite madame la marquise. »

» Ils montèrent tous deux à l'appartement du premier, cherchèrent partout, et ne trouvèrent rien. « Là ! s'écria Jérôme, elle aura su l'affaire ; me voilà volé ! Je vas aller prévenir le district. » Et il partit.

« Eh bien ! lui dit son camarade lorsqu'il rentra au corps de garde, t'es-tu fait payer ? — Ah bien oui ! les oiseaux sont dénichés ; nous avons parcouru tous les appartements avec le citoyen domestique, nous n'avons rien trouvé. On pense que la ci-devant est allée à Paris. J'en suis pour mon argent. — Il faudra t'adresser à la nation ; puisqu'elle prend les biens des aristocrates, c'est le moins qu'elle paye ce qu'ils doivent au pauvre peuple. — C'est une bonne idée que tu me donnes là ; je m'adresserai à la nation. »

» Le lendemain, en rentrant chez lui, Jérôme trouva la marquise bien malade ;

la triste nouvelle qu'elle avait reçue, l'inquiétude, le regret de quitter sa noble habitation l'avaient douloureusement frappée. Laure était près d'elle, et ses soins pressés pouvaient seuls alléger sa triste position. Quelques jours après, le mal empira. « Bonne mère, lui dit Laure, je vois bien ce qui vous afflige, c'est de n'avoir point de nouvelles de Paris; si vous vouliez me promettre d'être raisonnable, de bien vous laisser soigner par ma bonne nourrice, je vous demanderais la permission de vous quitter pendant quelques jours seulement; j'irais à Paris, je m'en sens le courage, Jérôme m'accompagnerait, et, soyez-en sûre, je vous rapporterais des nouvelles de mon bon père. — Enfant ! répondit la malade, qu'oses-tu entreprendre ? aller à Paris en ce moment, t'exposer sans espoir de sauver mon mari ! Oh ! non, reste près de moi ! — M'est avis, dit Jérôme qui était là, que l'opinion de madame la comtesse n'est pas mauvaise. Afin de parvenir jusqu'à vous, il y a quelques jours, j'ai dit que M. le marquis me devait de l'argent, on m'a conseillé de m'adresser à la nation qui avait pris ses biens; la nation est toujours à Paris, je demanderai un passe-port pour aller trouver la nation; j'emmènerai ma nièce, parce que je ne sais ni lire ni écrire, et une fois à Paris, je parviendrai bien à savoir où est renfermé M. le marquis, et à lui parler. — Tu m'as déjà sauvée une fois, dit la malade, fais ce que tu voudras... j'ai confiance en toi. »

» Dès le lendemain tout était prêt, et Jérôme, muni d'un bon passe-port pour lui et sa nièce, partait pour Paris, afin d'aller demander à la nation le payement de ce que lui devait le ci-devant marquis. Par prudence ils sortirent de la ville à pied, et attendirent la diligence à deux lieues sur la route.

» Le voyage n'offrit rien d'intéressant; dès son arrivée à Paris, Jérôme s'occupait de savoir dans quelle prison était le marquis; après bien des recherches, il

apprit qu'il se trouvait à l'Abbaye; la difficulté était de parvenir jusqu'à lui... la Providence vint au secours de Jérôme.

» Un jour qu'il rôdait avec Laure autour de la prison, il crut reconnaître sur la porte un homme de son pays; il s'en approcha : « Eh ! je ne me trompe pas, dit-il; c'est toi, Maclou ! — Tiens ! le père Jérôme; et qu'est-ce que tu viens faire ici, mon vieux ? — Je viens réclamer contre un ci-devant qui me doit de l'argent; on va vendre ses biens; mais pour que la nation me paye, il faut que j'aie une reconnaissance de lui, et c'est ce que je viens chercher. — Tu as raison, il faut les faire payer, ces gredins-là ! Et où est-il ton ci-devant ? — Il est ici, dans cette prison; fais-moi lui parler, il ne pourra pas refuser; et comme je ne sais ni lire ni écrire, j'ai amené ma nièce qui veillera à ce qu'il ne me floue pas. — Ah ! c'est ta nièce, cette jolie fille-là ? — Oui, la fille de ma sœur de Paimbœuf, dont le mari travaille à Indret à fondre des canons pour la république. — Comment l'appelles-tu, ton ci-devant ? — Merville. — Oui, il est ici, mais il te faudrait une permission pour lui parler. — J'en ai demandé une, mais on me la fait attendre, ce qui me fait enrager, car on ne vit pas pour rien dans ton Paris, et je ne suis pas riche. Est-ce que tu ne pourrais pas, toi, me donner le moyen de lui parler ? tu me connais bien, je ne suis pas suspect, moi ! — Pour aujourd'hui, pas possible, nous avons un commissaire qui ne plaisante pas; mais demain celui qui sera de service est un de mes anciens patrons, c'est lui qui m'a fait placer ici, et peut-être bien que je pourrai arranger cela. — Touche là ! nous reviendrons demain. — C'est ça... reviens demain, apporte ton certificat de civisme, ton passe-port en règle, et nous verrons ! Je te préviens que vous serez fouillés en entrant et en sortant. — Oh ! on pourrait bien nous fouiller tout de suite, nous n'avons rien à craindre, nous sommes connus ! » Et pour

fêter la rencontre, les deux amis allèrent au cabaret voisin vider une bouteille, à la santé de la république, et à l'extinction des tyrans.

» Le lendemain, Jérôme et Laure furent fidèles au rendez-vous ; Maclou avait tenu parole, il put les introduire près du marquis.

» Nous n'essayerons pas de dépeindre la scène touchante qui se passa dans cette entrevue inespérée. Après les premiers épanchements, Laure raconta à son beau-père tout ce qui s'était passé à Nantes, elle lui peignit avec chaleur le dévouement de Jérôme et de sa femme, l'inquiétude et les tourments de la marquise, et le général, qui répandait des larmes en écoutant ce récit, pressa sur son cœur le brave paysan qui s'exposait ainsi pour la famille de ses maîtres. « Monsieur le marquis, lui dit Jérôme, nous n'avons que quelques minutes à rester ici, nous ne pouvons pas nous charger d'une lettre ; on va nous fouiller, si on la saisissait elle nous perdrait tous... faites-moi seulement la reconnaissance que je suis sensé être venu vous demander ; madame la marquise connaît votre écriture, en la voyant elle sera sûre que nous ne la trompons pas, que vous vivez, et cette certitude lui rendra la vie. — Oui, tu as raison, répondit le marquis ; mais laisse-moi encore embrasser cette fille chérie pour laquelle j'avais rêvé un si brillant avenir ; laisse-moi presser la main de ce serviteur fidèle auquel je dois cet instant de bonheur. — J'entends monter, reprit Jérôme ; vite, monsieur le marquis, mon papier. — Le voilà ! » Au même instant, la porte s'ouvrit... Maclou parut. « Eh bien, as-tu ton papier?... voyons!... tu ne peux pas rester ici deux heures. — Ah ! dam, camarade, c'est que le ci-devant faisait des chicanes ; mais ma nièce lui a prouvé qu'il se trompait. Tiens ! voilà enfin le papier ; maintenant je suis en règle, et je vais retourner au pays. » Laure et le marquis échangèrent un regard d'adieu pendant que Jérôme occupait Ma-

clou en lui disant : « Si tu as quelques commissions pour le pays, ne te gêne pas ; nous partirons ce soir. »

» A peine furent-ils dehors que Laure cédant à l'émotion qu'elle avait surmontée jusque-là, laissa couler ses larmes et se livra à sa douleur. Dès le soir même ils étaient partis, heureux de pouvoir porter à la marquise, sinon de bonnes nouvelles, du moins la preuve que le marquis vivait encore, et l'espoir d'un avenir meilleur.

» Usant de la même précaution qu'au départ, Jérôme et Laure descendirent de diligence à quelques lieues de Nantes pour rentrer en ville à pied. Ils suivaient rapidement la grand'route, pressés qu'ils étaient de revoir la marquise, lorsque Jérôme aperçut de l'autre côté un voyageur qui, le sac sur le dos, et le bâton à la main, se dirigeait vers la ville ; Jérôme le regarda attentivement, puis il dit à Laure, « Marchez toujours, madame, voilà là-bas quelqu'un que je crois reconnaître. » Il traverse la chaussée, s'approche du voyageur. « Citoyen, lui dit-il, aimez-vous toujours bien les cerises ? — Que voulez-vous dire ? répondit le voyageur étonné. — Pardieu, je veux dire que je me rappelle vous avoir vu un jour juché sur un cerisier où vous vous en donniez à cœur joie ; est-ce que vous avez oublié ce jour-là ? — Si vous me connaissez, par pitié, gardez le silence. — Ah ! ne craignez rien. Mais venez donc un peu par ici, m'est avis qu'il y a là quelqu'un qui ne sera pas fâché de vous revoir. »

» Le voyageur suivit Jérôme, et lorsque ce dernier fut près de Laure, il lui dit en riant, « Tenez, madame, voilà un voyageur qui vous offrira pour continuer la route un bras qui vaudra mieux que le mien. » Laure se retourna... les deux jeunes gens se regardèrent un instant, se reconnurent... puis, laissant échapper un cri de bonheur et de joie, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ! A une pareille époque et en de pareilles circon-

sances se retrouver était une si grande consolation !

» Après ce premier moment d'émotion, les jeunes gens furent ramenés à la tristeréalité, et, accompagnés de Jérôme, ils continuèrent leur route en se racontant leurs tourments, leurs dangers et leurs inquiétudes.

» Aux approches de la ville, Jérôme fit observer qu'il ne serait pas prudent de se montrer tous trois ensemble; d'ailleurs, il fallait faire pressentir à madame de Merville le retour de son fils, afin qu'il ne lui causât pas une trop vive émotion. Il fut décidé que le comte entrerait à Nantes par la porte opposée, et qu'il ne se présenterait qu'à la nuit au petit logement où sa mère était cachée.

» Madame de Merville éprouva une grande joie en revoyant Laure, en recevant des nouvelles de son mari, mais combien cette joie s'augmenta encore lorsque Laure, avec cette adresse et ce soin délicat dont les femmes seules ont le secret, lui annonça le retour de son fils! Je laisse à penser combien fut touchante cette première entrevue. La pauvre mère se retrouvait entourée de ses enfants et de ses vrais amis. L'espérance rentrait dans son cœur, elle sentait près d'elle un nouveau défenseur, et les doux entretiens qu'elle avait avec tous ces êtres si chers amenèrent une amélioration sensible dans sa santé. Hélas! ce bonheur ne devait pas être de longue durée!

» Au moment où les trois proscrits se berçaient de l'espoir d'un plus doux avenir, un bruit sinistre se répandit dans la ville; on venait d'apprendre les massacres de septembre, tous les prisonniers de l'Abbaye venaient d'être cruellement assassinés, un seul avait été épargné, grâce au dévouement de sa fille, et encore cet héroïsme de l'amour filial n'avait-il pu retarder que de quelques jours le supplice de M. de Sombreuil. Cette affreuse nouvelle, qu'il fut impossible de cacher à la marquise, lui porta un coup si violent que

sa santé affaiblie ne put y résister, et la malheureuse mère succomba pendant la nuit dans les bras de ses enfants.

« Fuyons! s'écriait le comte, fuyons, chère Laure, ce pays barbare où rien ne nous retient plus; allons chercher une terre plus hospitalière, où du moins nos pleurs ne seront point un crime, où le nom de nos pères ne sera point un arrêt de mort! »

» A partir de ce moment toutes les pensées, tous les efforts du comte n'eurent qu'un but, celui de trouver le moyen de gagner les pays étrangers et de soustraire Laure aux dangers qui les environnaient. Chaque jour lui et Jérôme cherchaient avec prudence à s'assurer un moyen d'évasion, et le soir ils venaient rendre compte à Laure du fruit de leurs démarches. Déjà, grâce aux amis que Jérôme s'était faits parmi les pêcheurs, ils avaient obtenu de l'un d'eux qu'il conduirait les deux jeunes gens jusqu'à un bâtiment espagnol qui se trouvait en vue. Tous les préparatifs nécessaires pour assurer leur fuite étaient prêts... mais un soir, le comte ne revint pas; la nuit se passa dans une terrible inquiétude. Carrier régnait alors à Nantes et y faisait exécuter ces horribles noyades dont il était l'inventeur; le moindre retard en de pareils moments jetait l'effroi dans les familles les plus humbles. Dès le lendemain matin, Jérôme savait tout... le comte avait été arrêté, il était enfermé au Bouffay, dans cette prison qui était en face de sa maison, et d'où l'on ne sortait guère que pour aller sur les bateaux à sou-pape de la Loire. En apprenant ce dernier malheur, la pauvre Laure ne prononça pas un mot, elle tomba à genoux et se mit à prier, mais sans verser une larme... elle n'en avait plus!... Après sa longue prière elle se plaça près de la fenêtre, et resta là, immobile, les yeux fixés sur ces murs affreux qui la séparaient de son seul protecteur; on pouvait lire dans les contractions de son pâle visage, toute l'horreur de

ses pensées; on eût dit que ses regards voulaient percer ces murailles pour revoir encore celui qu'elles renfermaient.

» Elle était depuis longtemps dans cette muette contemplation, lorsqu'à travers les épais barreaux d'un petit jour de souffrance elle vit quelque chose s'agiter... Oh! bonheur!... c'était lui!... Plusieurs fois, pendant qu'il était libre, il avait remarqué cette petite ouverture, et un jour, dans la prison, à l'heure où l'on permettait aux détenus de sortir de leur cachot, il s'était orienté et avait fini par découvrir l'escalier sur lequel elle donnait. Une conversation par signes s'établit entre lui et sa femme... il chercha à la rassurer par ses gestes; elle le comprit et lui exprima qu'elle partageait son espoir... Hélas! tous deux ils se trompaient mutuellement; et quand il leur fallait se quitter, ils allaient tous deux reprendre leurs tourments.

» Chaque jour, à la même heure, ils étaient au rendez-vous; Laure ornait sa fenêtre de fleurs pour que le pauvre prisonnier se rappelât qu'il en existait encore; elle lui montrait le ciel en lui exprimant par ses gestes qu'elle comptait sur sa protection, puis elle lui présentait une petite croix qu'elle portait, et tous deux se mettaient à prier en se regardant. La détention du comte se prolongeait, Jérôme en augurait bien, il espérait que son jeune maître n'avait pas été reconnu, et que peut-être le renverrait-on comme un pauvre diable.

» Tous les matins de bonne heure on conduisait à grand bruit, sur les bateaux, ceux qui avaient été désignés pour l'expédition de la journée. Laure évitait toujours d'être témoin de cet horrible spectacle, Jérôme le regardait avec effroi et anxiété. Un matin donc, il jeta les yeux sur la longue bande de malheureux qu'on entraînait... un cri étouffé et un mouvement involontaire furent remarqués par Laure, elle s'élança à la fenêtre et retomba sans connaissance sur le carreau... elle avait reconnu son époux parmi les victimes!

» Elle resta privée de sentiment pendant un long espace de temps; une maladie terrible se déclara; dans son délire, Laure appelait sa famille, voulait retourner à la fenêtre, et surexcitée par une fièvre ardente, on avait toutes les peines du monde à la maintenir. Les soins empressés d'un médecin généreux que l'âge de Laure et ses malheurs avaient attendri, domptèrent le mal, la fièvre disparut, les nerfs se calmèrent... mais la raison ne revint pas, la pauvre Laure était folle!

» Sa folie était bien douce; elle consistait à se placer tous les jours, comme autrefois, et à l'heure habituelle, devant sa fenêtre, à parler par gestes à l'ami qu'elle croyait toujours voir, et auquel elle répondait, soit par un sourire, soit par des larmes; longtemps on espéra qu'elle pourrait être guérie, mais le ciel l'en préserva... elle eût été trop malheureuse! Bien des choses se passèrent cependant, le calme revint, Jérôme et sa femme moururent en recommandant à leurs enfants de ne point vendre leur maison et de veiller sur leur pauvre maîtresse. On démolit une partie de la prison du Bouffay et l'on y construisit des maisons; Laure ne s'en aperçut pas, elle voyait toujours le grillage derrière lequel avait été l'époux qu'elle venait voir encore. Cette singularité fut remarquée par plusieurs personnes, beaucoup de curieux qui en entendirent parler, vinrent visiter la pauvre folle, et comme en ce moment on parlait beaucoup du télégraphe que les frères Chappe venaient d'inventer, les indifférents donnèrent le sobriquet de Télégraphine à la pauvre folle, et ce nom lui était resté! »

Ici finissait le manuscrit que madame Ledoux m'avait confié; tout le temps que je restai en garnison à Nantes, je vis chaque jour la pauvre folle faire sa visite et reprendre sa conversation télégraphique; tantôt elle était triste, tantôt elle souriait, et moi, son sourire ne me faisait plus rire... il me faisait pleurer!...

A. JADIN.

LE CHERCHEUR D'OR ET LE CHERCHEUR D'EAU.

Non loin de la cité de Chihuahua, au milieu d'un bois épais situé dans une vaste plaine du Mexique, est enfoui un petit village connu, seulement, du chasseur vagabond. Il s'appelle Torpedo, et se compose d'une vingtaine de hangars, couverts de toits à la vérité, mais rarement abrités par des murs, sauf du côté du nord. Une seule cabane, proprement construite en bois, indiquait un degré de civilisation qu'admiraient, sans être tentés de l'imiter, les indolents Mexicains, heureux, malgré leur pauvreté. Cette cabane avait été bâtie par un Américain des États-Unis, qui à la suite d'une querelle s'était réfugié au Mexique, et avait choisi cette obscure retraite pour lui et ses deux garçons, orphelins maintenant, et arrivés à l'âge de dix-neuf et vingt ans. Les Mexicains faisaient comme leurs pères avaient fait avant eux : ils plantaient un peu de maïs et quelques légumes ; ils attrapaient des chevaux sauvages, et chassaient pour se procurer le strict nécessaire. Après ces grands efforts, ils se croyaient autorisés à passer leur temps de loisir, c'est-à-dire au moins neuf mois de l'année, à fumer, à boire et à jouer les quelques haillons qu'ils parvenaient à se procurer en échange d'un surplus de maïs, de gibier et d'autres marchandises que leurs femmes et leurs filles portaient au marché de Chihuahua. Georges et Williams Jones, les deux jeunes gens dont nous avons parlé, étaient loin de se contenter d'une existence semblable. Ils travaillaient six jours de la semaine, allaient eux-mêmes au marché, emportant six fois plus de produits que qui que ce fût dans Torpedo ; ils échangeaient du maïs et de la volaille contre du tabac, cette jouissance vaporeuse des gens oisifs, et, à l'époque dont nous par-

lons, ils se promettaient de changer l'indolent village en une place de commerce et conséquemment de prospérité. Bien qu'à peine sortis de l'adolescence, ils auraient pu acheter tout le village avec ses habitants.

Mais Georges et Williams n'avaient pas des désirs aussi vastes ; de tous les hommes, femmes et enfants du hameau, ils n'aspiraient à la possession que de deux personnes : c'étaient Zanetta et Julietta, filles de l'alcade de l'endroit. Georges aimait Zanetta, et Williams, Julietta. Leur affection était payée d'un tendre retour, et rien ne s'interposait entre leur félicité que l'intervalle d'une année, fixé comme l'époque où chacun d'eux aurait atteint l'âge de discrétion.

Par une chaude soirée d'automne, les deux frères assis à leur porte jouissaient de la fraîcheur de la brise qui, passant à travers les cimes tremblantes des arbres, leur arrivait chargée de parfums. Ils parlaient de l'avenir, du monde qu'ils connaissaient si peu, quand tout à coup ils virent paraître un cavalier ; son costume n'était pas du pays, et ses traits leur rappelaient ceux de leur père. Ils se levèrent quand le voyageur s'arrêtant devant leur cabane, leur demanda, en mauvais mexicain, le chemin de Chihuahua.

Georges se hâta de répondre en anglais que c'était à onze milles.

« Vous êtes sans doute mes compatriotes ? » dit le cavalier d'un air surpris.

— Nous sommes de l'État de New-York, répondit Georges.

— Voilà qui est agréable. Je suis harassé, mon cheval aussi. Voulez-vous pour une nuit donner l'hospitalité à un compatriote ? »

Les deux jeunes gens y consentirent avec

empressement, et tandis que l'un tenait la bride du cheval, l'autre aidait au cavalier à mettre pied à terre. Le visiteur, nommé Bennett, était un négociant qui venait tous les ans au Mexique. Les jeunes gens furent charmés de sa conversation et de ses connaissances, et lui, de leur candeur; il leur fit de brillantes descriptions du monde, du pouvoir et des avantages de la richesse, des plaisirs de l'existence, parmi des compatriotes; enfin il enflamma tellement leur imagination, que lorsqu'il se retira sur son hamac, les deux frères ne purent fermer les yeux. Ils ne firent que parler de ce qu'ils venaient d'entendre, et lorsque le lendemain le voyageur les quitta, ils sentirent pour la première fois de l'impatience et du mécontentement.

« J'ai grande envie de me faire gambusinos, et d'aller chercher de l'or dans les montagnes, dit Georges; je voudrais devenir riche, et retourner dans mon pays natal.

— Pour moi, dit Williams moins ardent que son frère, je voudrais trouver quelque source cachée dans ces forêts là-bas, et y fonder un village. » Le pays manquait d'eau, et une source dans les bois eût été un trésor qui aurait mis à même de fertiliser un vaste propriété.

« Ce ne serait pas la peine de quitter notre habitation pour si peu de chose! » dit l'ambitieux Georges, et la conversation tomba; mais les idées germaient, et à la fin de la semaine Georges était si tourmenté du désir de s'enrichir, que prenant un cheval, un fusil, de la poudre, du plomb, une pioche et quelques habits, il partit pour les montagnes lointaines, sans même prendre congé de son frère, ni de Zanetta, tant il craignait qu'on ne le détournât de son entreprise téméraire.

Bien que Georges eût quitté une condition humble, mais heureuse, pour courir après l'or, ce n'était pas un jeune homme ordinaire. Il avait de l'imagination, du courage, de la résolution, et toute sa

conduite manifesta ces diverses qualités.

De temps immémorial, il était de tradition que les montagnes situées dans l'intérieur du pays étaient pleines d'or, et chaque année régulièrement quelque jeune homme entreprenant partait à la recherche du métal précieux, mais il ne trouvait que la mort ou les déceptions. Bien peu revenaient, et dans ce nombre aucun ne rapportait jamais une quantité d'or équivalente à la peine prise pour la trouver. Ils laissaient soupçonner l'existence d'immenses trésors découverts dans des lieux si éloignés et d'un accès si difficile que les mules ni les chevaux ne pouvaient y atteindre, et ils retournaient à la recherche avec une nouvelle ardeur, mais toujours seuls, chacun espérant être l'heureux favori de la fortune, et ne voulant pas partager avec un associé sa richesse imaginaire. Georges savait tout cela, il était résolu à profiter des leçons que lui donnait le sort de ses prédécesseurs. Il voyagea à petites journées, ménagea sa poudre, conservant le reste de son gibier pour le manger avec des fruits sauvages, des baies, et les racines succulentes des tropiques. Il avait aussi le plus grand soin de son cheval, et de cette manière il atteignit la région montagneuse sans avoir beaucoup fatigué ni lui, ni sa monture. Il se reposa deux jours à l'entrée d'un défilé où les rochers, l'eau, les arbres, la solitude, l'étendue, tout contribuait à faire un spectacle grandiose. Mais il songeait peu à la magnificence du paysage: ses yeux errant par-dessus les vertes plaines qu'il venait de traverser, semblaient vouloir percer l'espace, et découvrir, à cinq cents milles de distance, son frère et sa fiancée. Deux ou trois fois il se sentit ému; mais un regard sur les superbes remparts qui gardaient la région de l'or réveilla en lui d'autres pensées, et il continua son périlleux voyage.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, et Georges errait encore dans les montagnes, tantôt gravissant des ravins escarpés, des

rocs presque à pic, au pied desquels il était forcé d'abandonner son fidèle cheval, que même parfois il laissait des journées entières paissant à la longueur de sa longe, tandis que la pioche en main il explorait les collines; tantôt il voyageait sur les plateaux élevés, et tantôt il se reposait dans des vallées délicieuses que jamais peut-être n'avait foulées le pied d'aucun homme; et pourtant il ne trouvait pas encore ce perfide métal qui l'avait entraîné loin de sa demeure. Il était devenu maigre et décharné, ses habits étaient en lambeaux, son cheval boitait, ses munitions, presque épuisées, ne duraient encore que parce qu'il s'était refusé la nourriture pour les ménager.

Vaincu par ces considérations, il résolut de faire halte dans une verte vallée, arrosée par un ruisseau formant au centre un petit étang. Il y fit baigner son cheval, examina ses pieds, et le laissa paître en liberté, certain qu'il ne quitterait pas la vallée, puis il se mit à l'eau. Après avoir flotté une heure sur la surface à la chaleur du soleil, il regagna la rive, où quelque chose qui brillait le fit tressaillir. Il ramassa une poignée de terre, et des parcelles étincelantes d'or lui révélèrent la richesse de cette vallée. S'habiller, saisir sa pioche, déchirer le sol fut l'ouvrage d'un instant... toute la masse était pleine du métal précieux... Oubliant ses peines, Georges commença à creuser la terre et à laver l'or. Une pioche, un panier de branches de saule, tels étaient ses outils; un mois de travail opiniâtre le mit en possession d'un véritable trésor. Alors il songea au retour, mais aussitôt une idée fatale lui vint à l'esprit; comment emporter ces richesses? Il resta frappé d'étonnement et de désespoir. Son cheval, bien qu'il fût engraisé par un mois de repos, ne pouvait porter beaucoup plus que son cavalier. Georges résolut de prendre un peu d'or, d'enfourer le reste, et de retourner au village chercher de l'aide. Il cacha donc le précieux monceau dans

la terre, sa place primitive, monta sur son cheval avec une petite quantité d'or, et commença son voyage. La route fut difficile et pénible; la faim le saisit, ses munitions étaient entièrement épuisées, et au bout de quelques jours il désespérait d'atteindre sa demeure. Une fièvre intermittente, contractée dans les montagnes, redoubla de violence, son esprit commença à s'égarer. Il revint enfin à la vaste forêt qui touchait aux habitations; mais à la tombée de la nuit, épuisé par la maladie par la fatigue, il mit pied à terre, alluma du feu non sans peine, se coucha auprès pour y mourir, et la fièvre augmentant, il perdit connaissance.

Quand Georges reprit ses sens, il était couché dans un bon lit; Williams et sa femme se tenaient à ses côtés: autour de lui tout indiquait une riche et opulente ferme. Le feu que Georges avait allumé ayant été aperçu de son frère, celui-ci se dirigea de ce côté par curiosité, et arriva à temps pour le sauver.

Georges apprit avec surprise que son absence avait duré un an; il regardait attentivement Julietta, qui tenait dans ses bras un enfant d'un mois. « Zanetta est mariée aussi, » dit-il avec un profond soupir.

Un sanglot lui répondit derrière les rideaux, et la fidèle jeune fille, s'agenouilla près de la couche de son fiancé.

Au bout d'une heure donnée à des embrassements et à des félicitations réciproques, le chercheur d'or demanda l'histoire de son frère, Williams lui répondit que le chagrin de son départ avait manqué lui faire perdre la raison, et que Julietta seule l'avait retenu à la vie. Néanmoins, il résolut d'aller à la découverte, et s'enfonçant dans la forêt, il chercha inutilement son frère, mais au bout d'un mois il découvrit une source d'eau; fixa sa demeure en cet endroit, épousa Julietta, prit à sa solde tous les jeunes gens du village, et maintenant il se trouvait possesseur de la plus riche hacienda, ou ferme, de tout le

pays. Zanetta, fidèle à ses affections, était venue demeurer avec eux.

« J'en ferai autant ! » s'écria le chercheur d'or. « J'ai assez de richesse pour acheter un grand troupeau ; ce sera ma mise de fonds. Frère, nous serons encore associés ; et si Zanetta veut pardonner... »

Un sourire fut sa réponse.

Le chercheur d'eau demanda alors l'histoire de Georges ; il la raconta fidèlement. Zanetta frémit aux dangers qu'il avait courus, Williams était émerveillé, mais tous se réunirent pour le détourner de risquer de nouveau sa vie dans le dangereux métier de gambusinos. Il le promit de tout cœur, et au bout d'un mois le lien du mariage le fixait encore plus étroitement parmi eux. L'or qu'il avait rapporté leur procurait l'opulence ; tous les bonheurs les entouraient ; l'amour, l'accomplissement de leurs devoirs, la prospérité de leurs travaux, l'absence de toute inquiétude faisaient de l'hacienda un petit paradis. Mais le calme même de cette existence opéra une funeste réaction sur l'esprit ambitieux de Georges, qui ne pouvait apprécier les raisonnements ni les jouissances solides de son frère. L'immense trésor enfoui dans le désert absorbait ses pensées, il devint sombre et silencieux, puis un jour il disparut emmenant cinq chevaux et autant de sacs, et cette fois amplement approvisionné de munitions et de vivres. Dans la crainte d'être poursuivi, il précipita sa marche et ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu au pied des montagnes, où, comme la première fois, il fit une halte de deux jours, au bout de ce temps, il se dirigea directement vers la vallée, où il arriva après bien des fatigues, et où il eut le bonheur de retrouver son trésor intact. Il renferma son or dans chacun des sacs, et les chargea sur ses chevaux, se réservant de les monter tour à tour avec le sac le plus léger.

Quand il se mit en route pour revenir, l'aride saison des chaleurs avait commencé ; l'herbe était brûlée, et à peine pouvait-il

trouver une goutte d'eau. Il accéléra sa marche, mais il ne tarda pas à éprouver le funeste résultat de cette précipitation. Le cinquième jour un cheval tomba de chaleur, de fatigue, de soif et de faim. Il n'y avait pas à penser à répartir sa charge sur les autres ; les pauvres animaux, déjà épuisés, chancelaient sous la leur ; Georges abandonna donc avec un profond soupir la cinquième partie de son trésor, et dirigea sa route à travers le désert, vers la forêt lointaine. Ce jour-là il ne trouva pas d'eau, et le soir, homme et animaux brûlaient de soif. Il fit halte dans un bouquet de sycomores, arracha des feuilles qu'il mâcha pour se rafraîchir la langue, et quand il voulut continuer sa route, un autre cheval se trouva incapable de bouger. La rage et le désespoir dans le cœur, le jeune avaré se remit en chemin, mais il lui restait encore un grand jour de marche pour atteindre la forêt, que toute sa caravane avait succombé. Pris d'une sorte de vertige, causé par la chaleur et le désappointement, *le chercheur d'or* retourna sur ses pas ; à la première carcasse qu'il rencontra, sa raison l'abandonna complètement ; car il s'efforça de traîner le sac vers la forêt, puis le quittant il courut sur la trace de son fatal trésor, se nourrissant de racines, de baies et de chair de cheval, il atteignit l'endroit où était tombé le premier de ses animaux. Le jour il traînait le sac avec des efforts désespérés, la nuit il le couvrait de son corps ; ce fut dans cet état que le rencontra son frère, qui le cherchait depuis longtemps avec une troupe d'amis.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que *le chercheur d'or* eût recouvré la santé et la raison, et même alors quel triste spectacle n'offrait-il pas ! On eût dit une vieillesse prématurée : rien ne pouvait le distraire, et sans la vigilance continuelle dont il était l'objet, il eût recommencé sa périlleuse et folle entreprise. Williams voyait bien la cause du chagrin de son frère, mais il n'en

disait rien, poursuivant tranquillement son industrie dont il recueillait le fruit tous les jours. Au bout d'un certain temps, lorsqu'il jugea la santé de son frère suffisamment rétablie, il résolut de tenter une épreuve sur son esprit. Se renfermant avec lui dans une chambre, il lui parla ainsi : « Mon cher frère, tu es malheureux, et ton malheur fait le nôtre. Ma femme et la tienne souffrent également de ton chagrin que nous ne pouvons dissiper puisque la cause nous en est inconnue. »

Le chercheur d'or soupira en secouant la tête. « Parle! Georges, s'écria son frère, il n'y a rien que tu puisses désirer que nous ne soyons prêts à faire avec joie.

— Il est impossible de lutter contre ma destinée, répondit Georges. Avez-vous trouvé des sacs d'or, près de moi?

— Ils sont là, tous les cinq dans cette armoire, répliqua Williams, ils sont intacts, ils t'appartiennent. C'est une immense richesse, mais cela nous était-il nécessaire? Vois combien je suis heureux! Pourquoi? parce que tout autour de moi est le fruit de mon travail et de mon industrie. Tu es malheureux, ta femme est désolée, tout cela à cause de ta soif de l'or. Avec des milliers de dollars dans ton armoire, tu voudras encore tenter la fortune.

— Jamais! répondit Georges d'un ton ferme; prends cet or; il est à toi, il ne m'appartient plus. Emploie-le pour notre avantage à tous. Donne-moi ma tâche, et de ce jour, tu n'auras plus à te plaindre. » Puis il alla chercher sa femme, eut avec elle une longue conversation, et à dîner, tout le monde fut heureux dans l'hacienda.

Devenus vieux, Williams et Georges, après avoir fondé la prospérité de leur village, vendirent l'hacienda à un riche couvent et se retirèrent à New-York, et quand la fièvre de l'or de la Californie éclata, la personne qui donna les plus sages conseils fut Georges. « Ne quittez pas le certain pour l'incertain, disait-il aux jeunes gens prêts à abandonner des emplois lucratifs pour aller fouiller la terre; une honnête industrie vous fait vivre; le succès dans votre nouvelle entreprise ne peut faire davantage, tandis que les chances contraires sont bien grandes! J'ai été un des favorisés; mais si *le chercheur d'or* n'a pas péri, c'est parce que *le chercheur d'eau* la secouru. » Puis il pressait la main de son frère, et le remerciait encore de tout ce qu'il lui devait.

(Traduit de l'anglais.) SEVERIN.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE, N° 5.

Alexandre étant occupé au siège de Tyr, envoya demander du renfort au peuple hébreu; mais celui-ci s'en excusa, à cause de l'alliance qu'il avait conclue avec Darius. Alexandre, irrité, marcha sur Jérusalem. A cette nouvelle, le grand-prêtre Jaddus entra dans le tabernacle pour consulter le Seigneur; et, obéissant à une inspiration intérieure, il alla, entouré des prêtres et des lévites, suivi de tout le peuple, à la rencontre du prince macédonien. Celui-ci parut ému à l'aspect de cet auguste cortège, et descendant de cheval, il

s'avança vers le grand-prêtre. Jaddus portait l'éphod et la tiare, sur laquelle brillait, en pierres précieuses, le nom de Jéhovah. Arrivé auprès de lui, Alexandre se prosterna et adora un moment en silence. « Adoriez-vous donc ce prêtre? lui dit Parménion. — J'adorais le Dieu dont je voyais briller le nom, » repartit le prince. Le lendemain, Alexandre entra dans Jérusalem, et montant au temple, il y offrit un sacrifice solennel. Il accorda au peuple juif la conservation de tous ses privilèges et respecta ses lois, son territoire et sa liberté.

L'ENFANT ET L'ÉTOILE.

« Dors, mon enfant, car dans la plaine
Les fleurs se ferment lentement;
Déjà du soir la fraîche haleine
Dans les rameaux bruit doucement,
L'étoile du soir étincelle,
Et dit en m'entendant gémir :
— Quel est donc cet enfant rebelle
Qui boude et ne veut pas dormir ?

Vois, comme ta sœur est gentille,
Elle dort dans son petit lit :
Sage et bonne petite fille,
L'étoile du soir lui sourit;
Tandis qu'elle ne l'aime guère
Et semble fuir loin de tes yeux...
Ah ! tu fais du mal à ta mère !
L'étoile va le dire aux cieux.

— De grâce, exauce ma prière,
Ma mère, ne me gronde pas,
Que ton œil me soit moins sévère,
Docile, je te tends les bras.
Sous ton doux baiser qui m'effleure
Je vais m'endormir sans souci...
Ma petite étoile, à cette heure,
Oh ! viens donc me sourire aussi !

La jeune mère qui se penche
Sur le front de l'ange endormi,
Bénit tout bas l'étoile blanche,
Qui la guide d'un œil ami.
Et l'étoile qui, bienfaisante,
Sur les deux jeunes enfants luit,
Par sa lumière caressante,
Chasse les spectres de la nuit.

(*Impressions et Réceries.*)

LOUISA STAPPAERTS.

REVUE DES THÉÂTRES.

Princesse et Charbonnière, comédie-vaudeville en un acte par MM. Bayard et Dumanoir.

La scène se passe dans un bois, près de Plymouth, vers 1750.

L'intérieur de la cabane de Toby, le charbonnier : Porte au fond, ouvrant sur la campagne. A gauche, au premier plan, la porte d'un caveau ; au deuxième plan, une grande cheminée. A droite, au premier plan, la porte qui ouvre sur la chambre de Toby. Au deuxième plan un buffet. Au fond, sur la droite, une table, des escabeaux, des chaises et quelques fagots.

Le charbonnier et Jeannie, sa femme, sont à table et déjeunent.

« Quand je te dis, femme, que tu n'entends rien à la politique !... puisque j'ai vu hier à Plymouth notre cousin Dogbery, un sergent de sir Cromwell, qui m'a expliqué la chose. On supprime la royauté... Prtt ! c'est fini !... et on invente une république... Prtt ! c'est fait !... A notre santé ! (Il boit.) — Qu'est-ce que c'est que ça, une république ? demande Jeannie. — Que t'es bête !... un république c'est... je ne sais pas ce que c'est... mais ce n'est pas un roi... Si bien que... suis bien le fil... le gouvernement a changé... et je change avec lui... qu'il rechange encore, je rechange aussi... Tant qu'il rechangera, je rechangerai... voilà la morale de l'affaire !... Tu me diras que ce sont des raisonnements d'homme d'État !... Possible !... suis bien le fil... comme sous tous les régimes, je reste charbonnier... — Mais ce pauvre roi Charles... — Chut ! — Oui, (baissant la voix), n'en parlons plus... Mais sa femme, ses enfants, pourquoi qu'on les persécute, qu'on a voulu les arrêter ?... — Dam ! va demander ça au Parle-

ment ?... — Et cette pauvre petite princesse de dix ans !... — Chut ! — Ça devrait te fendre le cœur (baissant encore la voix), rien qu'en pensant à notre fille Charlotte qui a son âge... ça ne t'attendrait pas ?... — Si fait, aujourd'hui (il essuie une larme), mais pas hier... les attendrissements pour les princesses, ça ne va pas au cousin, le sergent. — Comment ! lui, qui quand il était soldat du roi Charles... — Chut donc ! — Se serait fait tuer pour lui !... car il jurait... — On jure toujours de se faire tuer pour le plus fort... mais ne lui parle pas de ça lorsqu'il viendra ici... (Un coup de feu se fait entendre,) Birt, le garçon charbonnier, entre, tombe sur une chaise et s'écrie : — Oh ! là, là ! que j'ai eu peur !... Tenez, tenez, je tremble comme toutes les feuilles de la forêt. — On a tiré sur toi ? demande Jeannie. — Je ne sais pas... mais quand j'entends tirer... — Comment ! dit Toby, quand un chasseur tire sur quelque bête ? — C'est une idée malheureuse, mais je crois que c'est sur moi ! — Imbécile ! — Vous avez des expressions !... — Je suis ton parrain, je peux bien me permettre... — C'est juste... vous m'avez donné votre nom, vous pouvez m'appeler imbécile. — Mais ce coup de feu ? demande Jeannie. — C'est une patrouille qui bat la forêt. — Est-ce qu'il y aurait quelque personnage important caché dans ce bois ? demande Toby. — Je ne sais pas, mais ils fouillent... ils fouillent à coups de fusil... sans faire de bruit... — Ah ! mon Dieu ! s'écrie Jeannie effrayée, et notre fille qui est dehors depuis ce matin ?... Courons !... »

Charlotte entre un fagot sur le dos et la figure noircie par le charbon. « Ne vous dérangez pas, leur dit-elle en se débarras-

sant de son fagot, la v'là... et il n'y manque rien... complète! — Comme elle a chaud! dit sa mère. — Et d'où viens-tu, ma pauvre enfant? lui demande Toby. — De Plymouth, où j'ai été voir mon oncle Robinson, le maître d'école. — Tu y vas bien souvent. — Dam! pour entendre lire... Ça m'apprend. — Mais ces patrouilles... Ces coups de feu? n'as-tu rien entendu? demande Jeannie. — Ciel!... Près d'ici? s'écrie Charlotte effrayée... — Ah! v'là que vous avez peur comme moi, lui dit Bert. — Peur!... répond-elle en s'efforçant de rire, oh! non!

Tony sort avec Jeannie pour aller voir ce qui se passe dans la forêt et Bert dispose le déjeuner pour Charlotte et pour lui. « Tu ne le mangeras pas, ton déjeuner, se dit la petite charbonnière. — Allons, mamzelle, à table! » (En ce moment un vieillard paraît au fond; à sa vue Charlotte jette un cri... Il disparaît.) « Hein? dit Bert qui allait s'attabler. — Quoi? demande Charlotte. — Vous avez crié! — Moi? — Dame! je l'ai cru. — A-t-il l'air bête! — A table! — Comment! quand il y a tous ces fagots à ranger! — Qu'ils s'arrangent... — Gourmand! vous voulez toujours déjeuner quand il y a des fagots à rentrer. — Pourquoi qu'il y a toujours des fagots à rentrer quand je veux déjeuner... Ah! mais, je me révolte! — Vous criez? — C'est mon estomac qui crie... — Aux fagots! — Non! — Est-ce que vous voulez que je les range moi-même, vos fagots?... — Ah! seigneur, Dieu! je ne veux pas!... Mais c'est égal, j'ai bien faim! — Nous déjeunerons ensemble, au retour. — Chargez-moi!... (Elle lui met des fagots sur le dos). — Assez! assez! je vais m'asseoir. — En route! (Elle ajoute un 6^e fagot). — Oh! la! la! Il me semble que ça augmente! — C'est une idée. — Ah! sapristi! que j'ai donc faim!» (Il sort. Elle appuie l'extrémité d'une longue bûche derrière la porte de droite). « Voilà le verrou mis. (Appelant au fond.) Psit!... — Il n'y a personne? demande le vieillard repa- »

sant. — Il n'y a que moi, répond Charlotte. — Notre petit ange gardien! dit-il en lui serrant la main. — Un ange un peu noir, reprend-elle en riant; mais parlez vite! — Une patrouille a passé près de cette grotte où vous nous cachez depuis trois jours! — Pardine! ne fallait-il pas laisser se perdre cette pauvre petite princesse Henriette que vous ne pouviez plus porter... et qui, bien lasse et toute tremblante, poussa un cri de joie en me voyant, moi, petite comme elle, puis vint bravement se jeter dans mes bras! — Et quand je vous dis que c'était la fille du roi que je conduisais en France, près de sa mère... — Dam! un roi qui est prisonnier... une reine qui pleure... et une princesse qui se sauve... je ne comprends pas trop... Mais vous m'avez dit que si mon père et ma mère vous recevaient, vous cachaient... on les mettrait en prison aussi, eux qui ne sont pas un roi et une reine, pourtant!... Eh bien, que je vous ai répondu, je ne suis qu'une pauvre enfant... qu'est-ce qu'on pourrait me faire?... et je vous ai blottis tous les deux dans une petite grotte entourée de broussailles... derrière nos fagots... Dam! ce n'est pas beau... mais quand on a bien sommeil, on dort partout, pas vrai?... — Et c'est là que depuis trois jours vous veillez sur nous, vous nous nourrissez... — Oh! du pain noir... et un pot d'ale par-ci par-là... ce n'est pas trop bon... mais quand on a bien faim... Et vous dites que la patrouille a passé sans vous deviner là? — Oui, mais une grosse voix a dit: « A notre retour, il faudra faire une battue dans ces broussailles. — Ah! mon Dieu!... Je vous cacherai ailleurs... avec la demoiselle. — Elle pleure, elle se déssole, vous n'êtes pas là pour lui donner du courage, comme bier. — C'est vrai, moi je n'ai peur que du bon Dieu; mais il paraît que les hommes ne sont pas aussi bons que lui. — Elle voulait s'enfuir dans la forêt. — Cette bêtise! — Elle ne vous a pas vue ce matin, elle croit que vous l'a-

bandonnez. — Par exemple ! moi, votre petit ange, comme vous dites !... J'ai été ce matin à Plymouth, j'ai dit que c'était pour voir mon oncle... C'est un mensonge, mais Dieu me le pardonnera ; c'était pour vous sauver... J'ai couru sur le port... pas un bâtiment !... pas une barque !... — On nous oublie ! (Le vieillard cache sa tête dans ses mains.) — Ah ! dam ! si vous pleurez, vous allez me faire pleurer ! — Chère Henriette ! née dans un palais, sur les marches du trône, et sans un abri !... forcée de demander à la pitié un morceau de pain ! — Ah ! j'oubliais, dit vivement Charlotte, regardant sur la table ; mon déjeuner et celui de Birt... Tenez ! tenez ! (Elle met le tout dans un panier.) — Quoi ! votre déjeuner ? — Bah ! je n'en dînerai que mieux. — Et ce pauvre garçon ? — Oh ! Birt, il a son affaire... il porte des sagots... cela le soutient. (En ce moment on frappe à la porte.) Parlez bas !... c'est lui ! Consolez-la, elle, ma sœur, comme elle dit... qu'elle soit bien sage... Je vas vous rejoindre. — Chère enfant ! que je vous embrasse. — Si j'avais su je me serais débarrassée. » (Elle lui tend la joue, il l'embrasse et s'éloigne en emportant le panier.) — Jugez de l'étonnement du pauvre Birt, lorsqu'il ne trouve plus rien sur la table, et que Charlotte lui persuade qu'il a déjeuné ! On entend plusieurs voix au dehors ; la petite charbonnière se sauve.

C'est le sergent Dogbery suivi de ses soldats ; il entre avec Toby et Jeannie ; ceux-ci veulent lui faire manger un morceau... Charlotte a emporté la clef de l'armoire ! « Elle n'en fait jamais d'autres, militaires !... leur dit Birt ; il n'y a pas moyen de vivre avec cette enfant-là... — Où est-elle donc ? demande le sergent ; elle doit être bien grandie, depuis quatre ans que je ne l'ai vue. — C'est un démon ! répond Jeannie. — Tant mieux !... voilà ce qu'il faut pour la femme d'un soldat ! Car... c'est toujours convenu ? — Vrai ? vous y pensez toujours ? demande Jeannie. — Un soldat n'a que sa parole. — Oui, re-

prend Toby, mais maintenant que te voilà dans les grandeurs... — Dans cinq ans d'ici Charlotte sera une belle fille... et j'espère bien avoir gagné mon grade d'officier... Ah ! si je pouvais seulement trouver ce que je cherche... Eh ! parbleu ! ce n'est plus un mystère : La petite princesse Henriette, que l'on voulait garder comme otage, s'est échappée de Londres avec un vieux serviteur des Stuarts, qui va la conduire à Paris. — Auprès de la reine, dit Jeannie. — Pauvre femme ! reprend Dogbery, attendri... (Se reprenant.) Hum ! hum !... Sergent ! que m'a dit le colonel, tu vas te diriger vers les côtes... et si tu ramènes la petite... il suffit... tu ne moisiras pas dans les sergents. — Mais si elle est embarquée ? dit Toby. — Allons donc !... elle est dans cette forêt... prise au piège. Toutes les issues sont gardées... il n'y a plus à fouiller que votre cabane... oh ! en amis... dit-il en riant. Mais prenez garde !... quiconque donnera asile à la princesse... arrêté, jugé... et le reste. — Je ne l'ai pas vue ! s'écrie Jeannie effrayée. — Je vas te conduire moi-même, dit Toby. — Non, je vas seulement avec quelques hommes visiter les grottes, les broussailles des alentours. — Toi, Birt, ajoute Toby, descends au petit caveau, fouille aussi et tâche de découvrir quelques bouteilles d'ale. »

Au moment où Toby et Dogbery sortent pour découvrir la princesse, Charlotte reparait sans être vue. « Ah ! se dit la petite charbonnière, voilà mes fugitifs cachés dans le caveau. Où vas-tu ? demande-t-elle à Birt. — Je vas au caveau chercher de l'ale. — Puisqu'il y en a dans l'armoire... qu'il est bête ! — Et la clef que tu as emportée ? dit Jeannie. — La voilà ! (Jeannie place les verres sur la table.) — J'aime les militaires, moi, dit Charlotte versant à boire aux soldats qui sont restés. Ah ! si j'étais garçon !... Goddam !... je saisisais une arme (elle prend un fusil) et... (le laissant retomber) c'est un peu lourd !... Birt le recevant sur le pied : —

Bon ! un coup de fusil ! » La petite charbonnière chante :

« Ah ! si j'étais garçon et militaire,
Portant fusil, épauvette et plumet,
Dieu ! que j'aimerais courir toute la terre,
Bravant gaiement la mitraille et l' boulet !

Blessé parfois, vainqueur souvent,
J'irais toujours en avant ! en avant !

En combattant

En culbutant

Les ennemis menés tambour battant !

Ran pataplan, pataplan, pataplan,

Le plus vaillant de tout le régiment,

Ran pataplan, pataplan, pataplan,

Je s'rais bientôt général ou sergent !

— La voilà partie ! dit Jeannie (Charlotte continue.)

Quel métier plein d' charme !

Entendre à chaque pas :

Soldats, portez arme !

Soldats, l'arme au bras !

Halte ! qu'on s'arrête !...

En march' maintenant !...

Croisez baïonnette...

Chargez !... en avant !...

Rantanplan, plan !

J' m'élançai un des premiers

Et j' fais tout seul cent prisonniers !

Apprêtez... arme !... joue... feu !... — Ah !... pas feu !... pas feu ! » s'écrie Birt en se sauvant. (Charlotte aux soldats qui lui obéissent :) « Soldats !... à vos rangs !... portez... armes !... par le flanc droit... droite !... pas accéléré... marche !... » (Elle s'élance à leur tête et ils sortent en chantant le refrain de sa chanson.)

« Ah ça, se dit Jeannie, ma fille a-t-elle perdu la raison ?... devient-elle folle ?... — Folle ! non, mère, dit Charlotte rentrant furtivement et fermant la porte ; je les ai mis dehors... voilà ! et je viens causer sérieusement avec toi. — Sérieusement, toi qui ris toujours ? — C'est vrai, tout à l'heure encore... et pourtant j'étais plutôt tentée de... » Elle essuie une larme. Puis, avec adresse, elle sonde sa mère pour savoir si elle l'aiderait à sauver la princesse Hen-

riette... Jeannie craindrait pour son mari, pour elle... on les mettrait en prison. . et que deviendrait leur petite Charlotte !...

« Mais pourquoi toutes ces idées ? lui demanda sa mère. — Au fait, reprend Charlotte feignant d'être gaie, la forêt est grande, et la petite princesse est loin d'ici, j'espère... (elle remet en place les verres et les pots), et je peux partir tranquille... puisque toi et mon père vous ne la recevrez pas... — Partir ! où vas-tu donc ? — Est-ce que je ne te l'ai pas dit ? je vais chez le père Gibson. — Le forgeron du bout de la forêt ? — Il m'a arrêtée à mon retour de Plymouth pour me demander une voiture de charbon. — C'est toujours Birt qui y va. — Aussi c'est Birt qui attèlera notre âne et conduira la charrette... Mais... tu ne sais pas ? mistriss Gibson est accouchée. — Ah ! tant mieux. — Mon Dieu ! se dit Charlotte, encore un mensonge, que vous aurez à me pardonner ! — Et de quoi est-elle accouchée ? — D'un enfant... j'ai promis d'aller au baptême... tout à l'heure. — Mais le cousin Dogbery qui va revenir ! — Justement... je rapporterai des dragées... il doit les aimer... un soldat... il n'y est pas habitué. — Mais... — Je reviens tout de suite... Et le charbon ? — Je vais dire à Birt de le mesurer et de charger la voiture... Je fais tout ce que tu veux !... — Parce que tu es une bonne mère... parce que tu m'aimes... — Parce que... parce que... (l'embrassant) tiens ! je te mangerais. » (Jeannie sort.)

« Quand on pense, se dit Charlotte, que les cœurs les meilleurs, refusent leur pitié à ma pauvre petite princesse !... Eh bien ! je la sauverai... moi seule !... c'est-à-dire avec Birt... pourvu qu'il ne se doute de rien !... c'est difficile !... Vite ! au caveau où ils m'attendent. Maintenant, de l'adresse, du courage !... et le bon Dieu fera le reste !

C'est bien hardi pour mon âge... et j'en tremble ! Mais si je peux réussir, à mon tour Je n' serai plus une enfant !... il me semble Qu' j'aurai vécu dix ans dans un seul jour !

Qu'importe ici mon âge, que j'oublie?...
Not' bon pasteur nous dit toujours qu'il faut
Faire le bien pendant toute sa vie...
Pour en fair' plus, faut commencer plus tôt.»

(Elle entre dans le caveau.) Le sergent
Dogbery revient avec Toby et Jeannie. Ils
causaient politique depuis quelque temps,
lorsque les soldats entrent en criant : « Vic-
toire ! sergent, nous la tenons !... — Qui ?
la princesse ?... demande Dogbery. — Elle-
même, sergent, nous l'avons trouvée. —
Pas chez nous ! disent ensemble Toby et
Jeannie. — Tout auprès, enveloppée dans
ce manteau. — C'est impossible ! disent
encore Toby et Jeannie. — Et pourquoi ?
demande avec méfiance le sergent. »

(Les soldats amènent une petite fille ri-
chement vêtue ; son chapeau est orné d'une
longue plume blanche ; son voile est re-
jeté en arrière... c'est Charlotte!) « Il est
inutile de poursuivre personne... dit-elle au
sergent ; c'est moi qui suis la princesse,
vous pouvez m'arrêter. (Il va pour lui
prendre le bras.) Sergent ! respectez la
fille de votre roi ! » dit-elle jouant la di-
gnité. En ce moment Toby et Jeannie la
reconnaissent. Au cri que jette son père,
elle lui dit tout bas : « Silence ! » Puis tout
haut : « Qu'est-ce?... bonhomme ! » Au cri
que jette sa mère, elle lui dit tout bas :
« Tais-toi ! » puis tout haut : « Plait-il ? bonne
femme ! » « Sergent ! ajoute-t-elle en se
tournant vers Dogbery, est-ce que tout le
monde va me pousser ainsi des cris dans
les oreilles?... Emmenez-moi ! — Altesse !...
lui répond-il, vous pouvez compter sur tous
nos égards... tous nos soins... pendant la
route... — Faites votre devoir... partons ! »

Elle fait un mouvement pour le suivre...
Toby et Jeannie n'y tiennent plus, ils di-
sent que l'on n'emmènera pas Charlotte...
leur enfant. « Leur enfant... moi ? reprend-
elle avec le plus grand calme. Excellentes
gens ! leur dit-elle, je vous comprends... je
vous devine... mais c'est une ruse qui peut
vous perdre... Ah ! c'est très-bien !... c'est
très-bien ! — C'est très-mal ! dit brusque-

ment Dogbery. — Sergent ! s'écrie Char-
lotte frappant du pied avec impatience, je
vous dis que je suis la fille du roi Charles !
je ne veux pas que ces braves gens se per-
dent pour me sauver... Où est-elle, cette
petite charbonnière ? qu'elle paraisse ! » Mais
Toby et Jeannie ne veulent pas souffrir
qu'on emmène leur fille. « Prenez garde !
cousin, et vous cousine, dit Dogbery, si
vous vouliez me tromper, tromper le Parle-
ment... ce serait un crime !... et il ne dé-
pendrait pas de moi que... (Toby et Jeannie
paraissent très-émus.) — Oh ! monsieur
le sergent, reprend Charlotte, ne soyez
pas si méchant pour eux... vous voyez
bien que vous leur faites peur. Puis ce
pauvre homme croit qu'on veut me faire
du mal... non, n'est-ce pas ?... Et cette
bonne femme... elle a une petite fille
aussi... de mon âge... il paraît... elle pense
à elle, peut-être... en me voyant si mal-
heureuse ! (Lui tendant la main.)

On vous aura dit, n'est-ce pas ?
Que ma mère... là-bas, en France,
Pleure, et de loin me tend les bras,
Comptant les jours de mon absence.

Mais une voix lui dit tout bas :
C'est une épreuve passagère !
Pauvre femme, ne pleurez pas...
On rendra l'enfant à sa mère !

Jeannie et Tony, comprennent la posi-
tion de leur fille, et la laissait partir... Birt
accourt, pâle, les habits en désordre. « Oh !
je vais savoir... se dit Charlotte. — Que
t'est-il arrivé ? lui demande Dogbery. —
Voilà, sergent ! Je m'en allais donc avec la
charrette... l'âne par devant, moi après
lui... et derrière nous, sur les sacs de
charbon, dans sa mante à capuchon, ma-
demoiselle Charlotte... c'est-à-dire... (éle-
vant la voix). Elle ne me disait pas un
mot... moi, je boudais à cause du déjeuner
que j'avais... que je n'avais pas sur le
cœur... et je chantaïs pour me suffire à
moi-même... quand tout à coup, à la li-
sière de la forêt, v'la que deux hommes

sautent à la tête de l'âne!... l'âne saute en arrière!... je saute sur le brancard!... et mademoiselle Charlotte saute à terre!... c'est-à-dire... — Ce n'était pas elle? demande le sergent. — Eh! non, pardine! puisque la v'là! s'écrie-t-il en apercevant Charlotte. — Bavard! lui dit-elle tout bas. — Par saint Patrice!... s'écrie le sergent furieux... continue... — Bref, un des hommes a mis sur son cheval Charlotte... non! pas Charlotte... la petite barbouillée, et un autre m'a jeté cette poignée d'or que j'ai ramassée avec indignation... J'ai retourné la charrette, l'âne a pris le galop et il... et je cours encore! — Mais quel côté ont-ils pris? demande le sergent. — Ils ont crié : à la mer! un canot nous attend! — Soldats, au pas de course!... à la mer!... Toby! Jeannie! Birt! des torches allumées à tous mes hommes, et priez Dieu que la princesse soit rattrapée... ou vous êtes perdus! (Charlotte rejette son chapeau et ferme vivement la porte derrière eux.) — Moi, de l'autre côté, continue le sergent (il saisit son fusil avec rage, et malheur à... — Cousin Dogbery, lui dit résolument Charlotte, il faut que je vous parle!... — Non. — Un seul mot. — Au diable! — Vous ne sortirez pas (montrant la porte), elle est fermée. — La clef? morbleu! (voulant la lui prendre.) — Non, morbleu!... dit la petite fille, frappant du pied. Ah! c'est que je n'ai pas peur de vous, moi, cousin sergent! — Quelle audace! quand son sort est entre mes mains. — Qu'est-ce que vous pourriez faire?... m'arrêter, moi? (avec une fierté mutine) je vous en défie!... — Et si je le fais?... — Conduisez à Londres, pieds et poings liés, une criminelle de onze ans... on vous riera au nez... et ce sera désagréable pour vous... — Que m'importe?... pourvu que vous et la fille des Stuart... — Ah! si vous aviez été là quand nous nous sommes séparées... quand elle s'est jetée dans mes bras en pleurant, en m'appelant son amie, sa sœur, en m'embrassant comme si nous

étions deux princesses... ou deux charbonnières... vous auriez été attendri, vous auriez pleuré!... — Non, certes! (il essuie une larme) mon devoir m'ordonne d'être sévère!... Cette affaire-là... c'était mon avenir!... (il tombe sur une chaise.) — Votre avenir!... est-ce que vous croyez que je n'y ai pas pensé? lui dit-elle en baissant la voix. Si ce que me disait, en me quittant, cette pauvre petite princesse était vrai! — Elle vous disait? — « Adieu, Charlotte... » je suis proscrire... malheureuse... mais » un jour... bientôt, peut-être, Dieu me » ramènera dans le palais de mon père... » (Dogbery fait un mouvement.) « Écoutez donc, s'interrompt Charlotte. « Le bon » Dieu qui renverse un trône peut bien le » relever! Je reviendrai avec mon frère » Charles, et alors, viens à Londres avec » ton père ou ton mari... si tu es mariée. » (Dogbery la regarde.) Je lui ai dit que je vous aimais bien! « Viens nous rapporter ce bijou, le dernier qui me reste... » et elle m'a remis ce médaillon attaché à un ruban bleu. — Son ordre de la Jarretière! — Et je l'ai pris comme un titre... pour vous, cousin, dit Charlotte en baissant les yeux; plus tard, vous irez le rendre au roi... ou à sa sœur. — Non, je ne dois pas... je ne peux pas... — C'est un secret entre nous... la république n'en saura rien... (On frappe.) Maintenant, voilà la clef! (Il la prend, court ouvrir en s'écriant:) — Non! non! jamais!... Eh bien? demandait-il aux soldats. — Trop tard! répondent-ils. — La princesse? — Est embarquée pour la France, dit Birt. Un cavalier qui se rendait à Londres nous a crié : « Partie! embarquée sur un brick français! »

Les soldats, furieux, veulent arrêter Charlotte qui a fait échapper la princesse. « Calmez-vous, mes amis, leur dit le sergent, cette pauvre enfant vient de tout m'avouer... Surprise dans la forêt par des gens qui l'ont dépouillée malgré elle de ses habits et menacée de mort, si elle ne soutenait qu'elle était la princesse... —

Ah ! pauvre Charlotte ! dit Birt. — Le moyen de résister ! reprend Toby. — Tenez, ajoute Jeannie, elle tremble encore ! — Oh ! oui, je tremble... (bas à Dogbery), mais c'est de joie... merci ! — Et dire que c'est moi qui ai sauvé cette petite Stuarthe ! s'écrie Birt ; elle m'a comblé d'or, l'intrigante ! — Ainsi, lui dit le sergent, tu viens à Londres pour rendre compte de tout ce qui s'est passé ? — Pauvre Birt !... ajoute la petite charbonnière, il va voir le Parlement... est-il heureux ! (Montrant le bijou

à Dogbery.) Cousin... — Chut !... répond-il en le repoussant de la main. — C'est ma dot ! » lui dit-elle tout bas.

J'ai à vous faire des excuses de ne vous avoir pas envoyé durant ces deux derniers mois de compte-rendu de pièces de théâtre, mesdemoiselles ; mais il m'a été impossible d'en trouver une qui fût digne de vous être racontée.... grâce à la liberté des théâtres...

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Economie Domestique.

HUILE DE ROSES.

Prenez un bocal de verre blanc, cueillez des roses des quatre saisons, effeuillez-les. Pesez un demi-kilogramme de ces feuilles et un demi-kilogramme de sucre en poudre. Mettez dans le bocal une couche de feuilles de roses, puis une couche de sucre, une couche de feuilles de roses, une couche de sucre, et ainsi de suite jusqu'à la fin. — Couvrez votre bocal d'un double papier, exposez-le au soleil jusqu'à ce que le sucre et le jus des feuilles de roses forment une liqueur au fond du bocal, et que les feuilles de roses surnagent au-dessus. Alors vous versez dans le bocal la quantité d'eau-de-vie que vous jugez convenable pour la quantité de sucre. Recouvrez votre flacon, et laissez infuser le tout ensemble pendant une heure.

Achetez une feuille de papier *Joseph*,

coupez-en un morceau de 30 centimètres carrés — pliez-le en deux, encore en deux, puis en biais, droit fil contre droit fil, puis biais contre droit-fil, arrondissez du haut cette espèce de cornet, appuyez vos doigts dessus de manière à marquer tous ses plis — prenez une bouteille ordinaire ; dans le goulot, introduisez un entonnoir de verre, dépliez l'entonnoir de papier *Joseph*, introduisez-le dans l'entonnoir de verre et versez la liqueur dans l'entonnoir de papier.

Si vous voulez que cette huile ait une jolie couleur rose, au lieu d'eau-de-vie, employez de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie blanche, faites un petit sachet de cochenille et introduisez-le dans le flacon jusqu'à ce que la liqueur ait obtenu la couleur que vous lui désirez.

CORRESPONDANCE.

Enfin ! le voilà donc ! ce printemps si désiré... il ranime la vie, le cœur sent plus vivement... aussi, je t'aime davantage, et ma première pensée est de te le dire... devant un beau ciel sans nuages, à la vue des arbres en fleurs, au chant des

pierrots dès longtemps éveillés, aux sons des pianos qui s'éveillent.... car, à Paris nous avons, ma chère, autant de pianos que de pierrots... Aujourd'hui est d'ailleurs un bon jour pour moi, Florence va venir... En l'attendant, que puis-je faire

de mieux que causer avec toi, que de t'expliquer notre planche VI !

Le n° 1 est un col brodé au plumetis, en brides à l'échelle et au point d'armes.

Le n° 2 est un coin de mouchoir en broderie anglaise.

Ce dessin peut aussi servir pour garniture de col, de camisole et de pantalon.

Le n° 3 est un entre-deux pour le petit collet auquel on ajoute la garniture n° 2, quand on en veut faire un col.

Le n° 4 est un encadrement de mouchoir qui se brode au point de feston. Ce dessin forme le quart d'un mouchoir. A l'un des coins, au lieu du raisin, on met un chiffre.

Le n° 5 est un écusson qui se brode au plumetis. Si l'on veut retrancher les deux branches de boutons de roses, on peut le broder en points de feston.

Le n° 6 est la moitié du fond d'un bonnet d'homme qui se fait en cordonnet de soie, couleur écrue, appelé *ficelle*, ce bonnet se double ensuite de taffetas couleur écrue. C'est une coiffure d'été.

Le n° 7 est le bandeau de ce bonnet qui se fait en même temps que le fond.

Ce fond peut servir pour couverture de guéridon, et ce bandeau pour retomber tout autour.

Une bande de ce bandeau faite en laine blanche—une seconde bande en laine bleue—une troisième en laine rouge—une quatrième en laine orange—une cinquième en laine marron—une sixième en laine pistache, toutes ces bandes réunies formeraient une belle couverture de lit, ornée d'une frange formée de laine semblable à celle de la bande.... bien entendu que ces bandes seraient posées dans la largeur du lit.

Le n° 8 est ce bonnet avec ses deux boutons qui retiennent le gland de manière à ce qu'il tombe sur l'oreille.

Le n° 9 est une dentelle au crochet.

Le n° 10 est un dessin qui se fait au filet carré et se brode en reprises. Ce dessin sert pour pale, et pour couverture de lit.

Le n° 11 est la moitié d'un mantelet.

Le n° 12 est un des devants.

Ce mantelet se fait en taffetas noir—vert glacé—et se garnit de volants de taffetas, ou de dentelle noire; devant, il ne se garnit que d'un galon de soie noire.

En organdy, il se garnit, de bandes festonnées; devant, il se festonne.

En mousseline brodée à la pièce, il se garnit de même.

En mousseline brodée à la main, il se garnit d'une bande dont la broderie du mantelet se répète dans chaque dent.

Le n° 13 est la moitié du dos d'une robe de chambre de femme. Ce dos se taille double. Du bas il se coud froncé à une ceinture (d'étoffe pareille au peignoir), à partir des chiffres 26 jusqu'à 15 centimètres avant les chiffres 35.

Le n° 14 est la pièce d'épaule, cette moitié de dos est froncée au bas de la ligne droite où se trouvent les chiffres 25 jusqu'aux chiffres 20.

Le n° 15 est le col qui se coud chiffres 12 contre chiffres 12.

Le n° 16 est la manche gauche.

Le n° 17 est le parement de cette manche; il rabat sur les lignes pointées.

Le n° 18 est un des côtés du devant. Il se fronce, du chiffre 2 aux chiffres 65 (en laissant à plat 6 centimètres après le chiffre 2 et avant les chiffres 65); et se coud, à la ligne en biais de la pièce d'épaule, à partir des chiffres 11 jusqu'aux chiffres 25. Des chiffres 70, aux chiffres 58, on coupe ce devant; le long des lignes pointées, on replie, en dedans, les deux côtés de cette coupure, à celui du haut, on bâtit un petit ruban, l'on fronce celui du bas qui se trouve de 12 centimètres; on prend, à partir des chiffres 70, encore 12 centimètres, on les fronce, ce qui fait 24 centimètres que l'on coud au bas du côté garni d'un ruban. De 70 à 150, il ne reste plus que 138 centimètres à froncer au bas de la ceinture à laquelle le dos est froncé. Cette ceinture doit être haute de 4 centimètres et

longue de 30. Si c'est un peignoir chaud, il se fait en mérinos, en mousseline de laine et se double d'une flanelle rouge, ou gros-bleu, les parements et le col se font en flanelle, et la doublure rabat de 5 centimètres le long des devants et sur le bas du peignoir. Si c'est un peignoir d'été, il se fait en jaconas. A ces peignoirs on ajoute une pèlerine. Celle doublée de flanelle le dessous rabat sur le dessus.

Le n° 19 est une manche de dessous qui se fait en dentelle blanche ou noire. Voici comment on obtient cette manche : on taille en papier ce modèle, on place dessus, à partir du bas, une dentelle haute de 5 à 6 centimètres : on la tourne en spirale autour de ce modèle, en l'attachant à chaque rang, avec des épingles, de manière à ce que le pied d'un des rangs de dentelle arrive sur la tête du rang qui lui est inférieur ; on prend une fine aiguille, on l'enfile de soie noire ou de fil blanc, et l'on réunit ensemble, par un point dessus, la tête et le pied de la dentelle, dans la position où on les a attachés avec des épingles.

Voilà que j'ai fini l'explication de nos travaux... maintenant, causons de nos plaisirs... non ! j'attendrai que Florence soit venue, je vais relire les lettres que j'ai reçues de nos amies, afin qu'elle m'aide à y répondre... On sonne ! mon cœur me dit que c'est elle... oui, j'entends sur le parquet le frôlement de ses petits pieds... « Je ne me trompais pas ! m'écriai-je en lui tendant une main, tandis que de l'autre je tenais mon paquet de lettres. — Ah ! mademoiselle fait sa correspondance. — Non, je l'attendais. — As-tu reçu quelque lettre bien intéressante ? me demanda-t-elle en ôtant son chapeau et s'asseyant à côté de moi... Voyons ? — Oui, ma chère, j'en ai reçu une, entre autres, datée d'Espagne ; elle est d'une demoiselle qui, voulant doter son pays d'une crèche, me demande comment fonder cette institution charitable. J'ignore les occupations des ouvrières de son pays, mais voici ce que je vais lui répondre. En

France, dans les villes populeuses, les femmes pauvres vont travailler à la journée, ou vendre le long des rues ; dans les villes de manufactures, elles se rendent à l'atelier ; dans les campagnes elles vont aux champs ; pendant ce temps, les petits enfants qu'elles allaitent, ceux qui marchent à peine, sont abandonnés ou confiés à des frères, à des sœurs plus âgés qu'eux, ou à de vieilles femmes plus pauvres qu'elles et qu'il leur faut payer... Que de dangers, que d'accidents attendent ces pauvres petites créatures confiées à des mains faibles et inhabiles ! — Tu oublies, reprend Florence, que les frères et les sœurs ne peuvent aller à l'école, et que porter un enfant leur déjette souvent la taille. — Tu as raison. — Répète à la senora ce que M. Marbeau, le fondateur des crèches, a dit dans son dernier discours : « Pour fonder une » crèche, une bonne volonté suffit ; une » seule, mais énergique, mais persévérante ; » autour d'elle viennent se grouper les vo- » lontés moins résolues. » Cela lui donnera du courage. Tu ajouteras, toujours d'après M. Marbeau : « Quand le maire ou le pas- » teur, absorbés par d'autres soins, ne peu- » vent s'occuper des petits enfants, la charité » doit prendre l'initiative : on réunit quel- » ques dames qui nomment parmi elles une » présidente et une trésorière-directrice, on » s'assure du concours de plusieurs méde- » cins ; on choisit un local salubre et com- » mode, dans le lieu le plus peuplé d'ou- » vriers, et... — Pardon, si je t'interromps, mais voilà le plus difficile ! J'ai visité bien des crèches dont je suis peu contente. Celle que je rêve serait ainsi : Au rez-de-chaussée, ou au premier, dans une maison qui aurait une cour ou un jardin, trois pièces. L'une, à droite, serait entourée de berceaux où l'on placerait les enfants endormis (chaque berceau, tout garni, coûte 35 fr., son entretien coûte 6 fr. par an) ; l'autre, à gauche, serait entourée de berceaux où l'on placerait les enfants éveillés. Cette salle, dans laquelle se pro-

mèneraient les plus grands enfants, serait couverte d'un épais paillason ; dans un des bouts, il y aurait une table basse, entourée de petits bancs, là, les grands enfants mangeront. — Mangeront... c'est bon à dire, ma chère Jeanne ; mais si la mère n'a rien à mettre dans le panier de son enfant ? — La crèche y pourvoira... Ne m'interromps pas... je ne sais plus où j'en suis... Ah ! m'y voilà !... dans l'autre bout serait une armoire pour le linge, le bureau de la surveillante et des chaises pour les personnes qui viendraient visiter la crèche. La troisième salle, placée au milieu, contiendrait d'un côté : les baignoires, les vases, l'eau, les éponges nécessaires à la toilette des enfants ; de l'autre, la cheminée, les fourneaux pour les bains, les soupes et les médicaments. La crèche s'ouvre de cinq à sept heures du matin ; la mère apporte son petit ; s'il est sale, les berceuses le recouvrent des vêtements qui appartiennent à la crèche, s'il n'est qu'à peine vêtu, elles prêtent ce qui lui manque et ne le redemandent jamais. Durant le jour, elles le font boire et manger ; le soir, à huit heures, la mère vient le reprendre, lui remet ses vêtements, et si c'est en hiver, la crèche prête un manteau à capuchon pour le couvrir. — Tu vois comme je t'écoute, me dit gravement Florence, je n'ouvre pas même la bouche pour louer cette crèche. — C'est bien, mademoiselle, écoutez toujours ainsi. Dans l'origine, la mère payait 20 centimes par jour ; depuis février 1848, elle n'en paye plus que 10, à cause de la misère. Les enfants sont reçus jusqu'à l'âge de deux ans et demi ; passé cet âge, ils vont dans les salles d'asile, puis dans les écoles, et enfin dans l'atelier... Mais la charitable Espagnole n'aura rien fait, si elle ne peut, comme en France, continuer sa protection aux petits enfants ! — As-tu fini ? — Oui. — Eh bien, je vais encore faire parler M. Marbeau. « La première crèche fut ouverte en 1844, avec la modique somme de

» 450 fr... mais la Providence place toujours
» la ressource à côté du besoin ; elle n'a-
» bandonne jamais une œuvre nécessaire. »
M. Marbeau termine ainsi son discours en s'adressant aux bienfaiteurs des crèches : « Continuez, mesdames, à perfectionner l'œuvre : en travaillant à votre salut, vous travaillez au salut de la France ; car la misère est notre plus dangereux ennemi, et cet ennemi ne peut être vaincu sans le secours de la charité... » Berceau de Moïse, berceau de Jésus, protégez le berceau du pauvre ! » — C'est très-bien, très-touchant... Voilà qui donnera le désir aux demoiselles riches de fonder des crèches, car en province elles coûteront moins cher qu'à Paris. Ici, les berceuses sont de pauvres femmes que l'on paye 1 fr. par jour ; elles portent un bonnet et un fichu de grosse percale, une robe de laine gris-bleu et un tablier blanc ; elles sont surveillées par une sœur, que prête une communauté voisine de la crèche, et qui le soir rentre à sa maison. Cette œuvre est soutenue par le ministre de l'intérieur, l'épiscopat français l'accueillit comme une des plus heureuses conquêtes du bien sur le mal, et le pape Grégoire XVI accorda les indulgences aux bienfaiteurs des crèches. Cette institution sera bientôt protégée par tous les gouvernements, déjà il y a des crèches à Saint-Petersbourg, à Constantinople. Une dame de Moscou, qui est restée française, m'a envoyé le prix de trois berceaux ; ainsi qu'elle l'a désiré, ils portent le nom de son fils, de sa fille et le sien. — Cette dame est une de tes amies inconnues ? — Oui, elle me tutoie, elle m'appelle Jeanne. — Notre conversation me suggère une idée. Je vais donner des matinées à mes amies, où nous ferons des vêtements pour ces pauvres enfants ; chacune de nous apportera les morceaux d'étoffe qui lui sont inutiles, j'aurai des patrons ; nous taillerons, nous coudrons, nous lirons quelque bon livre. — J'en suis ! c'est une heureuse idée que tu as là. — Mais comme

tu pouvais la trouver... *camarade en aura sa part!* comme disent les petits garçons. — Et j'accepte... mais allons faire un tour de promenade sur les boulevards. — Dis donc, Jeanne, si cela t'était égal d'aller du côté du midi, non pour y chercher la chaleur, mais j'ai entendu dire à un jeune homme à marier qu'il n'épouserait pas une demoiselle qui passerait sur le boulevard, depuis la rue de la Chaussée d'Antin jusqu'à la rue du Faubourg Montmartre. — Parce que? — Parce qu'il n'y a que des jeunes gens légers et des femmes coquettes qui s'y promènent... si nous y passions deux fois nous finirions par être remarquées. — Merci! ma chère; je comprends le prix de ton observation. Dieu! que je serais vexée si un jeune homme à lorgnon pouvait dire à ses amis: « Ah! mademoiselle une telle, je la connais! » — Et tu craindrais que le jeune homme à marier t'y rencontrât? — Tu es une méchante, dis-je en l'embrassant. — Que ton haleine est fraîche et parfumée, reprit Florence. — Je me sers de l'eau du docteur Graham... Comment trouves-tu ma toilette: Robe de taffetas gris, mantelet pareil, garni d'un simple petit galon tout autour et d'une haute frange de soie grise; chapeau de paille jaune, orné de sus de ruban blanc et d'un triple bavolet garni de paille; dessous, orné de chaque côté, de bleuets mêlés à du tulle blanc. Corsage ouvert devant; fichu-guimpe, de mousseline, terminé du haut par un petit entre-deux, garni d'une petite dentelle tuyautée, et fermé par une broche. Manches pagodes, manches de dessous en mousseline, froncées du bas sur un petit entre-deux, garni d'une petite dentelle tuyautée. Gants jaunes, bottines de prunelle grise; ombrelle blanche. — Jeanne, je trouve que tu es trop belle! — Je devais faire une visite de cérémonie avec ma mère... voilà mon excuse. — Je l'accepte. Mais moi, ne me trouveras-tu pas indigne de ta compagnie? Robe de mousseline de laine violette à dessins blancs; corsage en gerbe; katz-

weck de taffetas noir, garni d'un simple galon et d'une longue frange de soie noire; manches amadis, un peu larges, descendant 10 centimètres avant le poignet, et garnies d'une bande haute de 6 centimètres de mousseline de laine pareille à la robe, et froncée à la *vieille*, c'est-à-dire à deux têtes; mancherons en jaconas, montés chacun à un entre-deux en broderie anglaise; chapeau de paille jaune et noire, orné de dentelle noire et de ruban de taffetas gros vert. Gants de fil d'Écosse. Ombrelle verte. Bottines de prunelle verte. — Moi, Florence, je te trouve très-bien, et je serai toujours très-fièr et très honorée d'être de ta compagnie. »

Après en avoir demandé la permission, nous allâmes nous promener, accompagnées de ma vieille gouvernante. « Les magasins ont étalé toutes leurs *confections*, dis-je à Florence. — Oui; mais ce mot que les marchands emploient pour : mantelets, pardessus, katzawecks, etc., n'est pas sous cette acception dans le dictionnaire. — Il paraît cependant que vous me comprenez, mademoiselle la puriste. — Ne nous arrêtons pas, Jeanne, nous verrons ces vêtements en route, et nous pourrions juger lesquels sont *bien portés*. — Je t'y prends!... Ces mots que les marchands emploient pour : *portés par des femmes de la société*, n'est pas non plus dans le dictionnaire. — Eh bien! pardonnons-nous mutuellement, et promettons-nous de ne pas nous servir de ces expressions qui ne sont pas convenables dans un salon, ne sont pas comprises par des étrangers et seront bientôt oubliées. — Convenu!... De même nous ne dirons pas : *toile Lucrèce*, pour toile de laine écrue; *barège sublime*, pour barège chiné, etc. — Convenu!... Comment trouves-tu cette petite mère qui donne la main à ce beau petit garçon? Elle a une robe de barège marron, couvert d'un courant de blanches fleurs; son châle carré, en tricot, a le fond en *point de tulle*, et la bordure en *feu d'artifice*; sa capote est en

gros de Naples blanc, ornée d'une voilette en application d'angleterre. — Tu te trompes, ma chère Florence, cette *petite mère* est une *grand'mère*. — Mais pourquoi les femmes de Paris ne vieillissent-elles pas? — C'est parce que leur esprit reste jeune... parce que la politesse, la bonté, empêchent ici de leur *jeter leur âge au nez*, comme dit *Philinte*, alors elles l'oublient... bien facilement... et nous le font oublier de même... Mais son petit-fils, comment le trouves-tu? Bottines grises, chaussettes blanches, jambes nues, pantalon blanc, large, ne descendant qu'aux genoux, et garni d'une bande de broderie anglaise, froncée; blouse courte, en *nankin*, garnie d'un galon de coton blanc, ceinture de coutil blanc, serrée devant par une boucle d'acier; col de chemise, plissé à petits plis, soutenu par une cravate de taffetas bleu de France, manchettes plissées de même dépassant les manches de la blouse, chapeau gris, à large bord, orné d'une ganse tournée au bas du fond, et terminée de chaque bout par un gland, ces glands retombent en dehors du bord... Cette escarcelle de velours noir, qu'il porte en sautoir, suspendue par une ganse ronde en soie noire, lui donne tout à fait bon air. — Ajoute qu'une poche déformerait sa blouse... et qu'il peut mettre dans son escarcelle son argent, son mouchoir... — Il est trop tard pour donner ce modèle sur notre petite planche; il sera sur la planche de la grande édition. — Cette fois, Jeanne, je ne me trompe pas, c'est une jeune mère et sa fille. La jeune mère a une robe de taffetas vert, glacé de rouge, garnie de cinq volants, espacés entre eux de 4 centimètres, à tête, hauts en tout de 12 centimètres, un *katzaweck* d'étoffe pareille, garni du bas de deux volants de même hauteur, espacés de même; deux plus petits volants au bas des manches *pagode*; les devants et le tour du cou garnis d'un galon cousu à plat; manches de dessous aussi forme *pagode*, en tulle, garni d'une dentelle légèrement froncée, col de

dentelle, capote de crêpe blanc, ornée dessous de fleurs d'avoine retombant de chaque côté, ombrelle *marquise*, c'est-à-dire dont le manche se replie. — Je te passe le mot *marquise* puisque tu y ajoutes l'explication. — Tu es bien bonne. — Hum! num!... je ne sais!... Continue. — Avec ta permission... La petite fille de cette dame porte une robe de barège écossais, corsage décolleté, manches courtes, jupe très-courte terminée du bas par un large ourlet; des bottines grises, des bas blancs, un chapeau de paille orné de boucles de velours noir retombant en grappes de chaque côté, doublé de blanc et noué avec des rubans blancs, un *katzaweck* de jaconas blanc, orné de broderie anglaise. — Le pareil, tout dessiné, est sur la planche de la grande édition, l'espace m'a manqué pour le donner sur la petite... Ah ça! est-ce que nous ne rencontrerons pas de demoiselles?... Si!... en voilà trois! Celle qui paraît la plus âgée a une robe de taffetas noir, un châle de filet de soie noire, un chapeau de paille jaune et noire doublé de blanc, orné de dentelle noire et de velours groseille; elle a un col en dentelle noire, des manchons en tulle noir et des gants gris lilas. L'autre a une robe de *valencias* à carreaux gris sur gris, un mantelet de mousseline brodée à la pièce, garni de deux rangs de mousseline froncée, ornés d'un large feston plein; le devant du mantelet est festonné de même. — Un mantelet comme cela doit coûter cher!... ma petite Jeanne, je l'aimerais autant en organdy, garni et festonné de même. — Oui, mais celui d'organdy est plus habillé... — Plus *habillé*! voilà encore un de ces mots... — Aimes-tu mieux plus *habillant*? — Ce serait français, mais pas du tout euphonique. Je te passe encore celui-là. — Tu me gâtes... Je continue... Cette demoiselle a un chapeau de paille d'Italie, garni de ruban bleu de France; des gants de peau de Suède, des bottines noires. —

J'aime assez la toilette de la troisième : elle a une robe de jaconas fond blanc à dessins roses, un mantelet en étoffe pareille, taillé sur celui de la planche VI ; ce mantelet, bordé d'un passe-poil tout autour, garni du bas d'un volant haut de 12 centimètres (sans l'ourlet et le rempli), est cousu froncé sous le passe-poil, depuis les chiffres 60—42—44 jusqu'aux chiffres 75 ; puis, 2 centimètres au-dessus de ce volant, un volant pareil, cousu froncé au passe-poil et venant finir en mourant, jusqu'aux chiffres 26. Son chapeau est en paille gris fer, doublé de taffetas gros rouge, orné de ruban pareil, gants de fil d'Écosse, écru, bottines de la même couleur. — Je crois que notre promenade a été assez lon-

gue, Jeanne, et qu'il est l'heure de revenir à nos pénates...—Pénates... si tu veux ! mais si l'on nous entendait, on nous prendrait pour des *bas-bleu*, et Dieu sait qu'il n'en est rien ! »

Nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir bientôt, et je viens me reposer auprès de toi, te raconter notre causerie, et t'expliquer notre rébus.

Une île — un nid — un A — des messieurs et des dames qui chantent ensemble — un E — le génie du mal — une pendule — une anse — la terre.

Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.
Adieu, ma chère amie... pense à moi qui sans cesse pense à toi.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

24 JUIN 1768. — MORT DE MARIE LECKZINSKA.

Cette princesse, appelée par la Providence au trône le plus glorieux de l'univers, était fille de Stanislas I^{er}, roi de Pologne ; elle naquit à Posen, en 1703, au milieu des troubles qui agitaient alors sa patrie et qui étaient causés par la rivalité de Stanislas et d'Auguste, électeur de Saxe, pour la royauté si souvent disputée de l'antique Pologne.

La vie de la jeune princesse, jusqu'à l'âge de douze ans, s'écoula au milieu des troubles civils et des périls de la guerre ; elle fut témoin des exploits hasardeux de Charles XII, roi de Suède, et partagea avec sa maison la disgrâce de ce héros, car après la bataille de Pultawa, son père erra dans les cours du Nord, qui donnaient asile à son infortune, et s'arrêta enfin à Deux-Ponts, en France.

L'éducation de Marie, au milieu de ces agitations, fut pourtant à la fois solide et distinguée. Elle fut élevée par une vertueuse gouvernante sous les yeux de son père, de sa mère, et de son aïeule, la comtesse Leckzinska. Elle recevait au sein de sa famille l'exemple de toutes les vertus

chrétiennes, et lorsque Louis XV, rompant son mariage déjà décidé avec une infante d'Espagne, demanda la main de la fille d'un roi exilé et dépossédé, on applaudit à ce qui semblait à tous la digne réparation d'une injustice de la fortune. Marie Leckzinska apporta sur le trône de France cette modestie, cette simplicité, cette charité, cette piété, innées avec elle, et qu'aucune flatterie n'eut jamais le pouvoir de ternir. Sa vie fut toute consacrée au devoir ; mère des pauvres, pour les mieux secourir elle se refusait jusqu'à des satisfactions innocentes ; servante de Dieu, dans ces temps imprégnés d'impiété, elle lui offrit le plus pur et le plus constant hommage ; épouse dévouée, nulle plus qu'elle n'apporta dans les relations conjugales la tendresse, l'abnégation et la douceur ; mère prudente, elle forma ses enfants à son image. Parmi eux, l'histoire remarque le dauphin, père de Louis XVI, si justement regretté, et madame Louise, qui, éprise de l'amour divin, quitta les marches du trône et se dévoua aux austérités du Carmel. Enfin, la vie de la reine fut semée de

grandes épreuves, qu'elle supporta avec une résignation toute chrétienne, et sut pardonner au pied de la croix, à ceux qui avaient détruit son bonheur domestique et amassé les tempêtes sur l'avenir de ses enfants.

La douleur qu'elle conçut de la mort prématurée du dauphin hâta sa propre

mort, et après une maladie qui ne fut qu'une longue prière pour le bonheur de la France, elle expira le 24 juin 1768, pleurée de ce peuple qu'elle aimait et qui l'appelait la bonne reine.

Les lettres qui nous sont restées d'elle montrent un esprit sage et fier, et surtout une raison éminemment droite et forte.

MOSAIQUE.

Comme nous passons dans le temps pour aller à l'éternité, il faut que nos actions la regardent toujours, afin qu'elle en soit la récompense après en avoir été l'objet.

JEAN-PAUL RICHTER.

Toutes les pensées sont vaines et inutiles, si l'éternité n'en est pas l'objet.

SÈNEQUE.

Nous nous privons chaque jour d'autant de bonheur que nous omettons de bonnes actions.

SAINT BONAVENTURE.

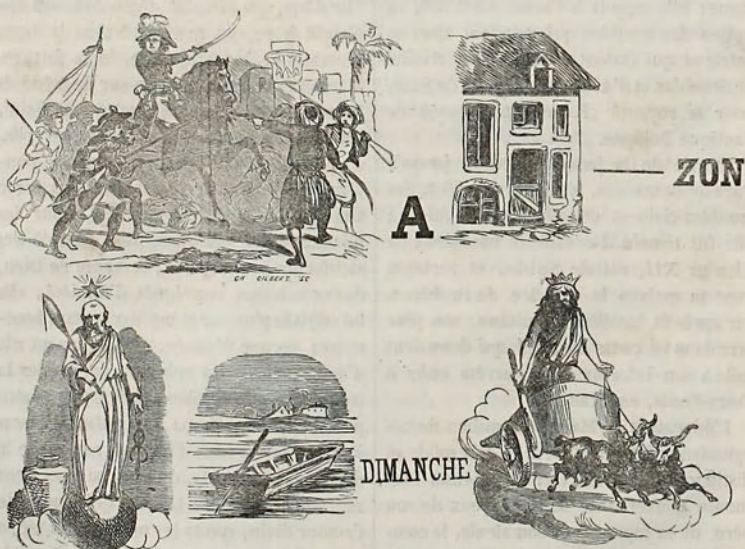
Avec quelle pureté, avec quelle sainteté, avec quelle perfection, avec quel désintéressement, faut-il aimer le prochain, puisque l'amour qu'on a pour lui est semblable à celui qu'on a pour Dieu !

BOSSUET.

Ne prenons pas de tons superbes et avantageux. C'est faiblesse que de s'animer de la sorte : la force est dans la raison tranquillement exposée.

BOSSUET.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

18^e année.

N^o 17.

Ayuntamiento de Madrid